

TREIZE ETOILES

N° 3 - 6^e année

Reflets du Valais

Mars 1956



NB 483



MARTIGNY

centre d'affaires

La prospérité de Martigny témoigne de son intense activité artisanale et commerciale !

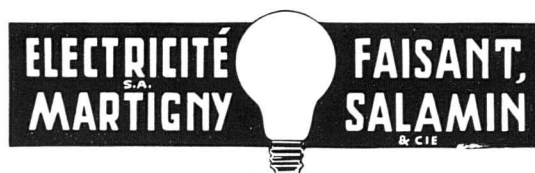


Fromagerie valaisanne

MARTIGNY-VILLE Place Centrale

Comestibles, légumes, charcuterie, fruits
Prix spéciaux pour hôtels

R. RUCHET * Téléphone 026 / 6 16 48



Les articles BALLY pour le travail et pour la ville

Chaussures **Modernes**
MARTIGNY

Pour le chic et l'élégance

toujours chez *Marie France*
MARTIGNY Place Centrale

BANQUE DE MARTIGNY

CLOSUIT & Cie S.A.

Fondée en 1871

Toutes opérations de banque

Transmissions de *fleurs*
partout par FLEUROP

La maison qui sait fleurir...

JEAN LEEMANN, fleuriste
Martigny téléphone 6 13 17
Sion téléphone 2 11 85
Saint-Maurice



Deux commerces, une qualité !

CHAUSSURES
Bagutti Sport
MARTIGNY

CONFECTION
D.-M.
Giroud
MARTIGNY



BERNINA *Record*

► Un record en qualité et capacité

R. WARIDEL - MARTIGNY Av. Gd-St-Bernard, Tél. 026 / 6 19 20

Une réputation à soutenir !

Cartes postales

ÉDITION DARBELLAY
MARTIGNY

Alimentation générale
POPPI-FAVRE MARTIGNY

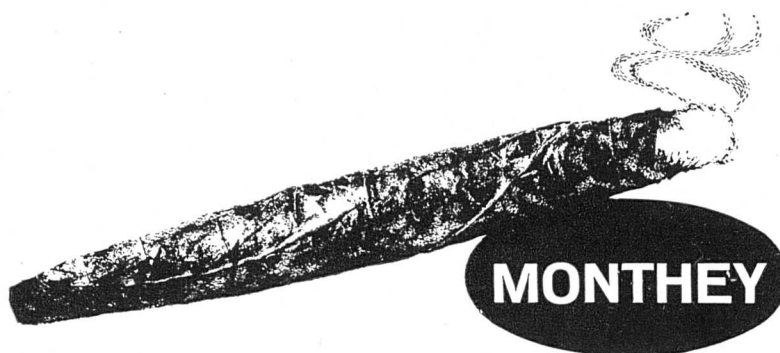
Téléphone 026 / 6 13 07

Comestibles Primeurs

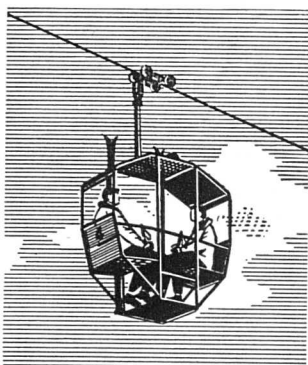
PRIX SPÉCIAUX POUR HOTELS ET RESTAURANTS



"UNE RÉVÉLATION"
COGNAC AUX OEUF
MORAND MARTIGNY



Le savoureux cigare valaisan...



Giovanola Frères

S. A.

Constructions métalliques et mécaniques

MONTHEY

PONTS - CHARPENTES - CHAUDRONNERIE EN TOUS GENRES
 MÉCANIQUE - APPAREILS POUR L'INDUSTRIE CHIMIQUE - FUTS
 EN MÉTAL LÉGER POUR TRANSPORT TOUS LIQUIDES - TÉLÉSIÈGES
 CONDUITES FORCÉES

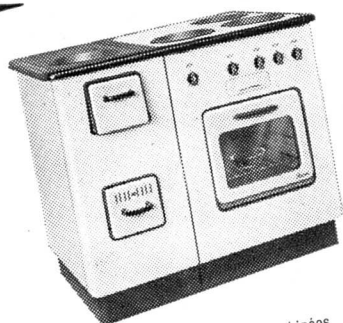
«ZURICH»
Compagnie d'Assurances

Accidents
 Responsabilité civile
 Véhicules à moteur
 Vol par effraction
 Garantie pour entrepreneurs
 Cautionnement et détournement
 Paralysie infantile

MARC-C. BROQUET

AGENCE GÉNÉRALE SION

Téléphone 2 12 09 — Agents dans tout le canton



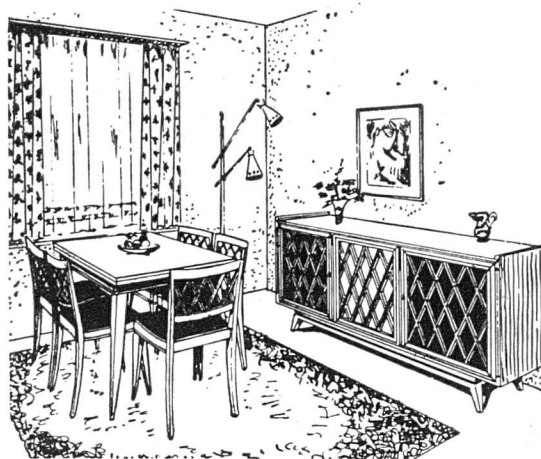
Cuisinières électriques et combinées
pour hôtels, restaurants et particuliers

Installation complète d'ensembles
de cuisine, avec frigo et armoire

En vente chez

Fefferlé & Cie
Sion T.21021

Des meubles de goût qui agrémenteront
votre intérieur



Reichenbach & Cie S.A.

Fabrique de meubles

Sion

Magasins à l'avenue de la Gare

Bruchez S.A.

MARTIGNY

**ELECTRICIEN
SPÉCIALISÉ**

LA MAISON DE CONFIANCE

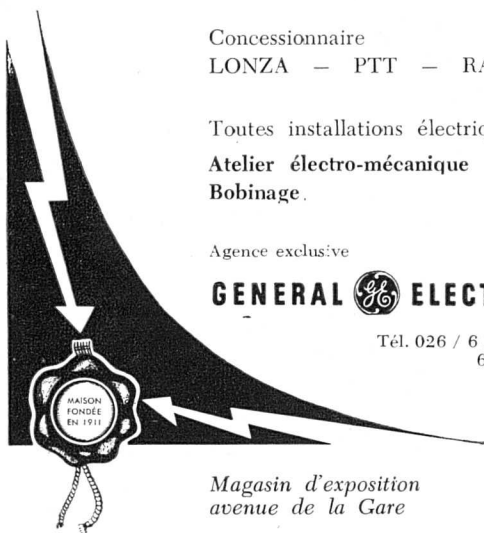
Concessionnaire
LONZA — PTT — RADIO

Toutes installations électriques
Atelier électro-mécanique
Bobinage.

Agence exclusive

GENERAL  **ELECTRIC**

Tél. 026 / 6 11 71
6 17 72



Magasin d'exposition
avenue de la Gare

A la
Loterie Romande

le plus petit lot est de

Fr. 12.-

le 7 avril

2 GROS LOTS

**100.000
50.000**

14.859 autres lots

Banque Cantonale du Valais

SIÈGE A SION

AGENCES ET REPRÉSENTANTS A BRIGUE - VIÈGE
SIERRE - MARTIGNY - ST-MAURICE - MONTHEY
ZERMATT - SAAS-FEE - MONTANA - CRANS
ÉVOLÈNE - SALVAN - CHAMPÉRY

Païement de chèques touristiques Change de monnaies étrangères

Correspondants à l'étranger Location de chambres fortes

POUR TOUS VOS ACHATS



MONTHEY ★ MARTIGNY ★ SAXON ★ SION ★ SIERRE ★ VIÈGE

45 rayons spécialisés à votre service

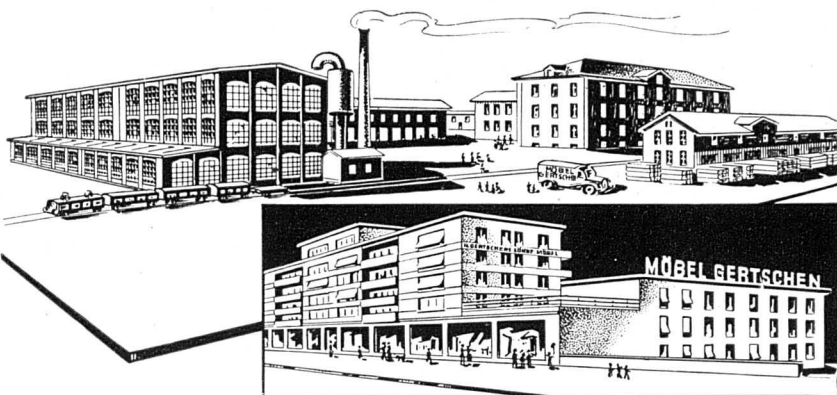
Depuis 25 ans appréciés de la clientèle valaisanne

Meubles de construction spéciale sur demande, d'après les plans et dessins établis gratuitement par nos architectes. Devis et conseils pour l'aménagement de votre intérieur fournis sans engagement.

Grande exposition permanente à :

Martigny-Ville Brigue
av. de la Gare av. de la Gare

A. Gertschen Fils S.A.



DES PRECISIONS INTERESSANTES

Nettoyage à sec

Combien de fois avons-nous déjà constaté que nos aimables clientes n'étaient pas toujours orientées sur le sens exact de cette expression et sur la nature même de cette opération. Le nettoyage à sec est un procédé d'épuration des tissus par immersion totale dans un récipient hermétiquement clos rempli d'un solvant spécial. Mais pourquoi, direz-vous, nettoyage « à sec » puisqu'en somme ce solvant est un liquide. Certes, mais n'oubliez pas que ce produit, ainsi que ses dérivés, dégraissent sans mouiller. Ajoutons que les objets à traiter sont constamment agités dans la machine à laver. Détails intéressants : les vêtements à nettoyer sont préalablement dépoussiérés ; après l'immersion, ils sont essorés, séchés et apprêtés à neuf.

Ce procédé assure donc un nettoyage complet. De plus, il élimine entièrement les mites et ravive la couleur du tissu.

Le nettoyage à sec convient particulièrement pour les étoffes teintes ou délicates, difficiles à lessiver. Il redonne leur netteté et leur fraîcheur premières à vos robes de soie, à vos manteaux d'hiver, fourrures, dentelles, chapeaux, casquettes, etc. De plus, il s'applique avec succès aux tissus d'ameublement (canapés, fauteuils), tentures, carpettes, coussins, etc., etc. Enfin, mentionnons encore que le nettoyage à sec peut être répété à volonté sans occasionner le moindre dommage ; il n'use ni ne déforme les vêtements traités, car toute l'opération s'effectue mécaniquement.

TEINTURERIE VALAISANNE

Jacquod Frères

SIERRE - SION

MARTIGNY - MONTHEY

BANQUE POPULAIRE DE MARTIGNY

Téléphone 026 / 612 75

Chèques postaux 11 c 1000



Crédits commerciaux
Crédits de construction
Prêts hypothécaires et sous toutes autres formes
Dépôts à vue ou à terme en compte courant
Carnets d'épargne
Obligations à 3 et 5 ans
Gérance de titres

Capital et réserves : Fr. 2 000 000,-

BANQUE POPULAIRE VALAISANNE

SION - AGENCES A SAXON ET MONTHEY

Capital et réserves : Fr. 2,600,000. -

Reçoit des dépôts en comptes courants, sur carnets d'épargne et sur obligations aux meilleures conditions

Change et toutes autres opérations de banque

Location de cassettes dans la chambre forte



TREIZE ÉTOILES

Reflets du Valais

Mars 1956 — N° 3

Paraît le 10 de chaque mois

REDACTEUR EN CHEF

M^e Edmond Gay, Lausanne
Av. Juste-Olivier 9

ADMINISTRATION ET IMPRESSION

Imprimerie Pillet, Martigny

REGIE DES ANNONCES

Imprimerie Pillet, Martigny
tél. 026 / 6 10 52

ABONNEMENTS

Suisse : Fr. 10,- ; étranger : Fr. 15,-

Le numéro : Fr. 1,-

Compte de chèques II c 4320, Sion

SOMMAIRE

Roses d'hiver

Le cours d'hiver de la Brigade 10

Le moulin qui ne dort pas

Treize Etoiles au ciel de février

Esquisse toponymique

Le moral et la température

Le Carnaval de Martigny 1956

Les Petits Chanteurs
de Notre-Dame de Sierre

Christiane Zufferey

Quand Geiger ravitaille
les chamois...

Ski-Symphony

Treize Etoiles en famille

Le revenant

Notre concours du mois

Le Carnaval monthaysan 1956

Paysages valaisans

Le procès de Saxon

Le Simplon, un symbole

Un mois de sports

ROSES D'HIVER

*J'ai trouvé dans ma chambre
Des roses couleur d'ambre.
Elles chantaient les airs
D'un printemps dans l'hiver.*

*Ces roses sont si belles
Que j'aimerais pour elles
Un vase précieux
Fait d'un morceau des cieux.*

*Mais leur vase est de verre
Rempli d'un peu d'eau claire,
Et roses ce matin
Seront mortes demain.*

*En cueillant les pétales
De leur traîne royale,
J'enivrerai mon cœur
De toutes leurs senteurs ;*

*Puis les jetant au monde
Parmi le vent qui gronde,
Je voudrais voir chacun
Touché de leur parfum.*

*O pur destin des roses
Qui ne furent écloses
Pour nous laisser un jour
Forts d'un plus bel amour !*

Marcel Micheli

Couverture :

Nos alpins à l'œuvre (Photo Claude Giroud)

AVEC NOS ALPINS

LE COURS D'HIVER DE LA BRIGADE 10

Le cours alpin d'hiver de la Br. mont. 10 vient de se dérouler à Crans-sur-Sierre du 13 février au 3 mars. Une compagnie de soldats vaudois, celle de Pépinet, et une compagnie de Valaisans, celle de Zabona ont stationné dans les baraquements militaires plantés au milieu de la forêt, en bordure de la route. Au total, 270 hommes éduqués à leur tâche de skieurs alpins, de patrouilleurs et de combattants en montagne.

C'est le lieutenant-colonel Rodolphe Tissières, de Martigny, l'officier alpin de longue expérience, qui commandait le cours avec, à ses côtés, le cap. Jean-Pierre Clivaz, de Bluche, un sportif qui s'est mis en évidence dans l'élite des sports militaires modernes.

Le programme que l'on avait minutieusement dressé jour après jour comprenait l'enseignement du ski alpin sous la direction de guides professionnels et d'instructeurs qualifiés, la formation du patrouilleur et du combattant. L'équipement technique dont disposait la troupe était de tout pre-

mier ordre et la nourriture répondait aux exigences qu'implique un séjour en montagne : très substantielle sous un faible volume.

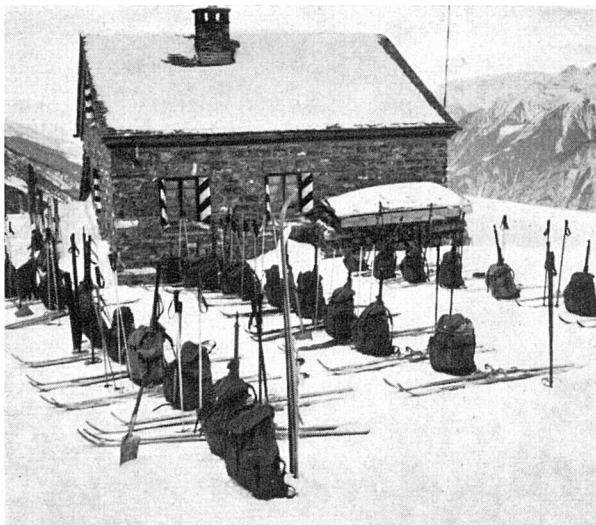
Peu après le début du cours, le colonel-brigadier Ernest Gross, commandant de la Br. mont. 10, accompagné du colonel François Meytain, son chef de bureau, procédait déjà à une inspection qui lui permit de se déclarer très satisfait.

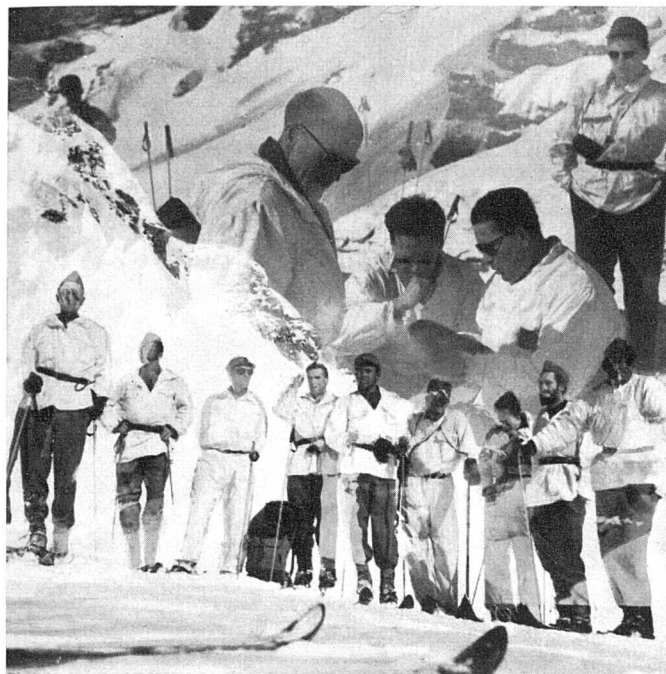


Le skieur alpin est autonome quant à son équipement. Il doit être capable de se déplacer dans le terrain avec une lourde charge au dos. Il ne se sépare pas de son arme, emporte de la munition, des vivres, son sac de couchage et nous en oublions. En dépit d'une température très basse (-20 degrés), un exercice de bivouac technique modèle se déroula une nuit, à la fin de la première semaine. Les deux compagnies aménagèrent des igloos à la mode laponne, par groupes de quatre ou cinq hommes. Le lieutenant-colonel Tissières fit une démonstration préalable de construction de ces igloos en présence des cadres, et sa précieuse expérience d'alpiniste chevronné fut un secours pour les autres. Le cap. Clivaz avait eu l'astucieuse idée de commander du papier, matière isolante de choix, pour protéger ses hommes du froid. Il put ainsi disposer de 400 kilos de maculature mise gracieusement à sa disposition par l'Imprimerie Pillet de Martigny. Toutes ces précautions étant prises, les occupants des igloos passèrent une nuit sans dommage.

Les hommes au capuchon blanc s'entraînèrent également au déplacement en cordée, à la construction de la luge de secours, au tir. Ils furent engagés dans un exercice à double action. Pendant la première quinzaine du cours, une section de chaque compagnie passa une nuit à la cabane du

Une section de haute montagne a fait halte à la cabane des Violettes, à 2200 m. d'altitude, au-dessus de Montana





Chimères et mirages

CAS des Violettes, au-dessus de Montana. Cette première nuitée communautaire suffit à créer une ambiance chère aux alpinistes et à forger de solides liens d'amitié.



Il y eut une vivante démonstration du travail d'un chien d'avalanche. Son maître, le sdt. Bonvin, était venu en droite ligne du chantier d'un barrage du Valais. On provoqua une avalanche artificiellement et deux hommes furent intentionnellement ensevelis. Le cours alpin en entier fut spectateur du sauvetage, auquel prirent part le maître du chien et la bête, un magnifique berger allemand au manteau noir répondant au nom d'Erlo. A eux deux, ils mirent quelques minutes pour détecter les disparus... à peine le temps de griller une cigarette ! Une équipe de sondage spécialisée entra également en action.

La dernière semaine du cours a exigé des efforts plus soutenus, car les déplacements s'étendaient dans les Alpes bernoises et dans les Alpes valaisannes. Nos alpins ont foulé les solitudes neigeuses



Au centre, le Lt.-colonel Tissières procède à la construction d'un igloo ; il assemble les parallélépipèdes de neige. A sa gauche, son adjoint et chef technique, le cap. Clivaz.

des régions du Wildhorn, du Wildstrubel et des Diablerets et, d'autre part, la région comprise entre Verbier et Arolla.

Quant à l'esprit du cours, il fut aussi tonique que l'air climatique de ce pays inondé de soleil.

(Photos de l'auteur)

Claude Giroud.

Le moulin qui ne dort pas

Le moulin est tout au fond de la combe, près de la rivière qui le fait vivre. De la route on n'aperçoit, et encore il faut se pencher, que son toit gris, comme un rocher tombé. Il est tout de pierre rugueuse, avec sa porte bien fermée au-dessus de trois marches verglacées, et sa petite lucarne aveuglée d'un volet de bois plein. Il a l'air dur et méfiant, dans la blanche lumière d'hiver, comme un vieillard sans petits-enfants. Le meunier fait tourner la grosse clef qui grince. A l'intérieur, il ne fait pas très sombre, guère chaud non plus. Aux fentes du toit, le vent passe avec le jour, balançant des toiles d'araignées, lourdes d'une si épaisse poussière qu'on dirait des chauves-souris endormies. Il y flotte une odeur légère qui, malgré le froid, fait penser aux moissons d'été.

L'appareil du moulin occupe la bonne moitié du local à peu près carré. Il est simple et tout à la fois astucieux, comme tout ce qui est construit en fonction de l'usage. D'un vaste entonnoir de bois, le grain tombe dans une sorte d'auge circulaire, en pierre dure. A l'inté-

rieur tourne la meule. C'est comme une roue dont la jante serait fixe. La farine coule dans une huche profonde, par une étroite ouverture aveuglée d'un chiffon, pour l'empêcher de se répandre partout en nuages. Le bois, la pierre, une corde de chanvre, et l'eau qu'on entend par-dessous faire son grand bruit, unissent leurs vertus qui se complètent. Ce sont matériaux vivants qui s'adaptent et se plient à la tâche de l'homme, qu'il choisit autour de lui et dont il reste maître, les ayant façonnés pour son service. L'eau seule n'est jamais complètement soumise, et crie bien haut en éclaboussant les vieux piliers, que c'est par bon vouloir et sans engagement qu'elle se laisse guider et fait tourner la roue. Du reste, cela ne la retarde guère, et vingt pas plus loin, toute en sauts et en jeux, comme les gamins au sortir de l'école, elle a tout oublié de son bref travail.

Le meunier déplace une cheville de bois, dénoue une cordelette, puis sort pour déplacer la pierre qui règle l'arrivée de l'eau. On l'entend gronder plus fort, et la meule se met à tourner. Un bâton ajusté comme il faut, et qui tressaille à son rythme, règle la chute du grain. Par une ouverture, on peut surveiller la grosse roue horizontale que l'eau frappe en plein et qui tourne vite, vite, comme pour se libérer de ce jet glacé. L'eau attaque, la roue se défend. Et de toute cette violence naît en haut, le calme travail du grain qui devient farine. Une barre verticale, et une planchette qui a l'air à peine posée dans un équilibre instable transmettent la force et l'ordonnent. On peut régler la vitesse au moyen d'un levier, et en même temps la qualité de la mouture, d'autant plus fine que la meule est plus lente. Dans la huche, la farine forme un petit tas blond. Elle deviendra plus blanche après passage dans un tamis de fil de fer, que l'on fait glisser, d'un mouvement de va et vient, sur deux bois horizontaux.

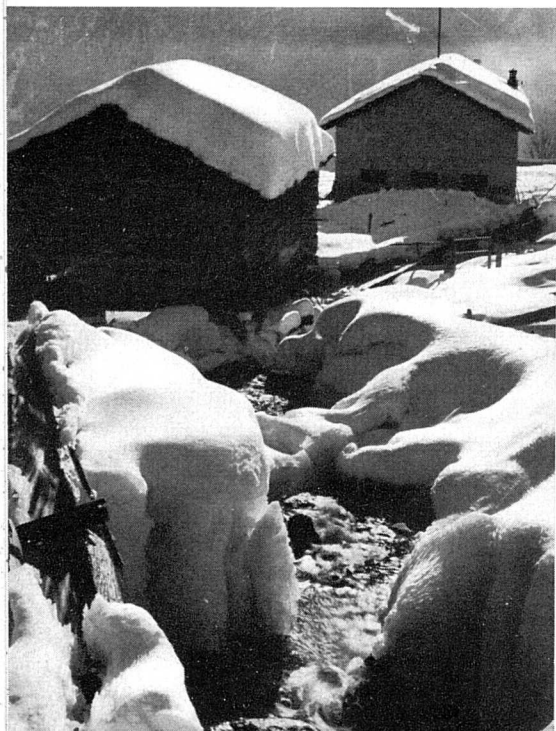
Tout en travaillant, le meunier explique le pourquoi et le comment de chaque pièce et de chaque ma-

nœuvre. Il raconte ce qu'il sait du moulin par son père et le père de son père, qui le tenaient des meuniers d'avant eux. Il dit aussi les vertus de la farine, et que le pain de seigle du village est le meilleur qui soit, parce que fait selon les anciennes méthodes. Même après plusieurs mois, et bien que dur sous la main comme poutre de chêne, à peine trempé dans « le boire », il reprend sa saveur de bonne nourriture.

Dans le moulin, contre le mur à gauche de la porte, s'alignent des sacs, sacs de grains, sacs de farine, marqués du signe de leurs propriétaires. Le meunier, qui est le seul de toute la vallée à travailler encore à façon, profite de l'hiver pour venir moudre, selon son temps ou les besoins. En d'autres saisons, quand le travail presse ailleurs, il y vient la nuit. Il raconte que son père s'était fait un grabas de planches et de sacs, et dormait au rythme de son moulin. Lui s'est aménagé une petite chambre, derrière la cloison de planches brutes, où pendent un van et quelques outils.

Le petit garçon qui écoute, en arrondissant ses yeux bleus, les histoires du moulin vieux de deux fois cent ans, se dit qu'il aurait bien peur, lui, de rester ainsi tout seul, la nuit, si loin des maisons du village, dans le bruit du vent et de l'eau, avec les arbres tout autour et, peut-être le passage des bêtes qu'on devine à leur pas et dont on voit les yeux briller. Sans doute le meunier est-il un peu sorcier. Mais c'est un bon sorcier, qui de la pierre fait sortir le pain.

(Photo Darbellay, Martigny)



Ma Thérèse

« TREIZE ETOILES » au ciel de février...

et au service des archivist.es !

Les glaces de février

Le second mois de l'an dans l'ordre chronologique a été marqué d'un bout à l'autre par une froidure telle qu'il faut remonter de longues années en arrière pour lui trouver son pareil. Et encore ! Rarement le thermomètre est descendu aussi bas et d'une façon aussi constante : -10, -15, -20 et jusqu'à -24 dans certaines régions montagneuses ! Ce sont de peu enviables records et dont certaines cultures auront souffert, du fait de l'absence de couche de neige protectrice. Mais ne soyons pas pessimistes et attendons en toute sérénité le printemps tout proche.

La robe au prétoire

Sur la requête des hommes de loi eux-mêmes, dûment appuyée par les juristes chevronnés que sont les membres de la Cour d'appel, les avocats vont être appelés à revêtir la robe pour plaider par-devant les juges d'instance supérieure. Il va sans dire que les juges eux-mêmes paraîtront sous cet appareil, de sorte qu'on pourra vraiment appeler nos hauts magistrats des « gens de robe ». On espère par là donner plus de solennité au prétoire et plus d'autorité aux magistrats qui ont la délicate mission de rendre et de faire rendre la justice.

Les vigneron.s romands à Berne

De nombreuses délégations des régions viticoles valaisannes se sont jointes à la démonstration vigneronne qui s'est déroulée à Berne, le mardi 7 février. Manifestation toute pacifique, d'ailleurs, et qui consistait surtout à appuyer par le nombre les revendications estimées légitimes du peuple de la vigne. Nos gens se sont rendus dans la ville fédérale en tenue de travail et munis des outils et ustensiles requis par la culture de la plante divine. Certains groupes rappelaient ces cortèges d'Anniviards que les Sierrois voient défiler chaque année vers le vignoble, aux sons des fifres et tambours, pour le travail en commun.

Les forces motrices de la Gougira

Cependant que l'on travaille d'arrache-pied aux gigantesques entreprises de la Grande-Dixence et de Mauvoisin, et à celle plus modeste de la Lienne, d'importants chantiers hydro-électriques se sont ouverts au val d'Anniviers. Il s'agit de capter les eaux du val de Moiry, de la région de Zinal et du haut du val de Tourtemagne pour fournir de nouvelles sources d'énergie. L'ouvrage principal, dont les travaux préparatoires ont commencé, sera édifié au val de Moiry. Il s'agit d'un barrage de retenue d'une capacité de quelque 72 millions de mètres cubes. Il aura une largeur de 610 mètres, une hauteur de 145 mètres, de 35 mètres à la base et 7 mètres au couronnement. 810.000 mètres cubes de béton seront nécessaires à la construction de cet ouvrage sis à quelque 2500 mètres d'altitude et qui alimentera des usines situées aux paliers de Mottec, de Vissoie et de Chippis.

Ceux qui s'en vont

Une nombreuse phalange de Sierrois, d'amis et connaissances, ainsi que les autorités locales in corpore, ont accompagné à sa dernière demeure terrestre, le mercredi 22 février, M^e Jules-Louis Papon, juge de la commune de Sierre depuis 1938. Magistrat intègre et tout dévoué à sa bonne ville de Sierre, le défunt était aussi un fin lettré, qui exerça ses talents de journaliste et de poète dans plusieurs journaux. Il fut au reste président des Bellettrien.s, dont il porta le béret, et rédacteur des « Cahiers » de cette société d'étudiants. A Mme Papon et à toute la famille va l'expression de notre sympathie attristée.

° °

Le décès de M. Joseph Gay-Gay, survenu à Genève le 25 février, frappa toutes ses connaissances et Sion en particulier.

Chef de bureau à la poste de Sion pendant de nombreuses années, M. Gay s'était retiré à Genève lors de sa retraite. Il était âgé de 77 ans.

Apprécié pour sa parfaite courtoisie, sa délicatesse et son entregent, M. Gay s'était particulièrement intéressé à la vie publique et notamment au chant, à la musique et au tir. Premier président de la Fédération des sociétés de chant du Valais, le défunt était membre d'honneur de la Chorale sédunoise, de l'Harmonie de Sion, de la Cible de Sion et de la Fédération cantonale des tireurs. Il fut également membre du Conseil bourgeoisial de Sion pendant plusieurs législatures.

C'était le père de M^e Edmond Gay, avocat à Lausanne et rédacteur en chef de notre revue.

Nous nous faisons certainement l'interprète de tous ceux qui ont eu le plaisir de connaître le défunt pour présenter à notre rédacteur, ainsi qu'à ses proches, des condoléances bien sincères.

Allocations familiales

Après un débat assez long et où s'affrontaient trois propositions, le Grand Conseil s'est prononcé en faveur d'une augmentation de cinq francs par mois et par enfant de l'allocation familiale prévue par la loi de 1949 sur cette matière. Le Cartel syndical avait déposé une initiative tendant à porter cette allocation à 25 francs, et les Syndicats chrétiens à 30 francs. La Haute Assemblée a estimé qu'il n'était pas indiqué, pour le moment du moins, de grever la petite industrie et l'artisanat de nouvelles charges que seule la grosse industrie serait à même de supporter. Toutefois, les citoyens valaisans seront appelés à se prononcer sur l'initiative cartelliste et sur le contre-projet du Conseil d'Etat (20 ou 25 francs).

Origine des noms de cours d'eau valaisans

par Sylvain

En scrutant le nom des trois principaux cours d'eau prenant leur source dans le massif du Saint-Gothard, on peut admettre sans peine que le *Rhin*, le *Rhône* et la *Reuss* présentent une similitude incontestable quant à leur étymologie. On l'attribue au mot celtique *ren* : celle qui court, la rivière ; en gaulois : *renos*. Leur racine commune proviendrait du sanscrit, cette langue indo-européenne, mère de nos idiomes actuels, avec les syllabes *re* ou *ri*, signifiant : aller, courir et aussi mugir.

Immédiatement, vous réaliserez la signification originelle de certains termes modernes : les verbes *courir* (en allemand *rennen*, en anglais *run*), *ruer*, de même que les mots *rivière* (*river*), *ruisseau* (*ruscello*), *rio*, *rigole*, *ru*, dont une identique provenance saute aux yeux.

Il est possible que le roulement des flots déchainés, entraînant des débris et des cailloux de toutes dimensions, s'entrechoquant, se chevauchant et parfois se brisant, ait créé l'onomatopée (soit la reproduction du bruit), où la lettre *r* domine. A ce propos, le mot *torrent* paraît singulièrement significatif. Il caractérise bien le tumulte des eaux en révolte, se ruant sur les obstacles barrant leur route.

On admet, d'autre part, que la racine *dru*, en usage dans l'ancienne langue ligure, avait une signification pareille : couler, bondir, se hâter. De là, les nombreuses *Drance* ou *Dranse* de Savoie et du Valais, la *Durance* (autrefois *Druentia*) du Dauphiné, le *Drac* dans l'Isère et même la *Drave*, qui marie ses eaux à celles du beau Danube, sans pour cela les rendre bleues, contrairement à la légende créée par des poètes viennois. Chacun connaît les monneresses et les meunières qui sont des biefs à ne pas confondre avec les *bayes* particulières à la région montreuusienne et les *beys* du pays des Ormonts. Prenons, au surplus, quelques termes populaires dont l'usage s'est répandu sur une aire considérable de l'Europe, sans s'occuper des frontières linguistiques modernes :

Le flon

Ce mot, vraisemblablement un diminutif de *fleuve* (*fluvius*), vient de *fluere*. Il a donné ce joli verbe français *fluer*, trop peu usité de nos jours, qui signifie : couler, s'épancher.

On trouve des *flons* un peu partout dans le pays de Romandie et en Valais, en particulier à Vouvry et sans doute un peu partout dans nos vallons bas-valaisans.

Le nant

Ce terme, en usage dans le Faucigny et dans diverses parties de la Suisse romande, désigne tantôt le vallon qui lui sert de cadre, tantôt un torrent. Son origine est celtique : *nantu*, devenu *nantou* en vieux français, se muant en *nant* dans la langue moderne.

Ce mot se déforme parfois en *nan*, *nen*, ou *no* pour désigner une source.

Les Alpes vaudoises paraissent être sa patrie de prédilection. Dans le seul massif de la Dent-de-Morcles, voici : le *Nant-Rouge*, couloir par lequel, en partant de Riondaz, on accède au sommet. En face, sur territoire valaisan, se situe le *Nant-Sec* qui dévale vers le lac de Fully.

Relevons d'autre part l'appellation de *Nantuates*, appliquée autrefois aux habitants de la région de Villeneuve à Saint-Maurice : les occupants de la vallée ou d'un pays où abondent les torrents et les ruisseaux.

Dans le Haut-Valais, entre Viège et Brigue, débouche le *Nanztal*, vallon au charme pittoresque, encore bien ignoré du grand public. Il est dominé par la *Nanzlücke*.

Dans le canton de Fribourg, à proximité du lac de Morat, *Nant-Dessous* et *Nant-Dessus*. Ce sont des hameaux de la commune de Bas-Vully.

Cette appellation est certainement justifiée, tout comme Nant sur Vevey ou le *Jargonant* genevois (le nant du Jars). Enfin, le Tessin possède *Nante*, un hameau à proximité d'Airolo.

Ce nom, au sens identique, trahit la proximité d'un ruisseau. Ces divers rapprochements nous ont paru de quelque utilité. Tous ceux qui parcourent notre pays, et plus spécialement les rives de nos cours d'eau, l'admettent. Les vrais amants de la nature ne restent pas insensibles à l'origine lointaine des noms de lieux, de ruisseaux notamment, dont le simple terme évoque, pour ses fidèles, leur aspect si particulier, selon la configuration du sol, la nature de la contrée ou le rythme des saisons.

Telle désignation, dont la signification précise échappait à l'entendement, risque ainsi de prendre désormais un sens bien défini. Elle sera d'autant plus chère à ceux qui l'utilisent fréquemment ; elle fait surgir, du même coup, une foule de souvenirs. Son rappel illumine l'âme.

Pour tout le monde des touristes et des pêcheurs, plus que pour tout autre, il est possible que cette question d'origine de noms de cours d'eau soit captivante. N'oublions pas qu'elle est susceptible de développements ultérieurs insoupçonnés. C'est avec plaisir que nous recevrons toute indication utile à ce sujet. L'apport de la moindre indication omise par nous, le plus petit rapprochement avec des termes similaires permettent une meilleure synthèse, un tableau moins fragmentaire, un exposé moins rudimentaire que celui que nous venons d'esquisser à votre intention.

Sylvain.



Le moral et la température

Ce n'est pas vous qui devriez l'attendre de moi, ce sourire, mais moi de vous, car je relève de grippe et je dois faire une drôle de tête.

Je me suis mis une compresse autour du cou, un chapeau sur la tête, j'ai passé une robe de chambre et je suis sûr que si je ne gardais pas la chambre on me ferait discrètement la charité.

Tout à l'heure, je vais tâcher de mettre en mouvement une machine électrique à fumigations :

Pourvu qu'elle ne traverse pas toute la pièce et ne saute pas par la fenêtre !

Une seule fois, je me suis occupé d'un objet de ce genre et j'ai été secoué comme je le méritais, aussi ne suis-je guère pressé de tenter une nouvelle expérience.

Mon article d'abord, ensuite les fumigations !

Il règne déjà dans l'appartement un silence de mort, car le bruit de ma décision s'est répandu comme une traînée de poudre et l'on s'attend au pire.

(Ce n'est pas de ma guérison qu'il s'agit.)

On s'attend à l'explosion de l'appareil, mais c'est idiot, car je ne refais jamais la même gaffe, et d'ailleurs le précédent était plus fragile que celui-ci, plus délicat.

Tout ce qui pourrait arriver, ce serait un court-circuit.

A cette observation on me fait remarquer qu'il vaudrait mieux ne pas organiser un court-circuit puisque c'est une fumigation que je tiens à prendre...

Or de toutes façons je la prendrai, que ce soit avec de la fumée ou de la vapeur d'eau, en attendant l'arrivée des pompiers.

Et puis, pourquoi se passerait-il quelque chose ?

On a vu des appareils ne pas fonctionner.

° °

Puisque vous tenez à savoir comment je me suis aperçu que j'avais la grippe, alors voici :

Un jour, en me levant, je constate que je ne me trouve pas dans un état normal, je n'éprouve aucune envie de faire des bêtises, je renonce au tabac et je préfère à mon petit déjeuner, le travail.

On m'aurait présenté les plus belles femmes de la terre, offert les mets les plus délectables que j'aurais poliment refusé de toucher aux unes et aux autres.

Pour ce qui est des unes, il ne faut pas mettre ma réserve sur le compte de la maladie, car je sais me tenir dans un salon, même lorsque je suis en bonne santé.

Quant aux autres ils ne m'auraient inspiré que répulsion.

Je n'appartenais déjà plus à ce monde.

Ce frisson que la vue de Vénus n'aurait pu me prodiguer, je le ressentis tout à coup pour rien, en regardant un pot de gérania.

(Oui, pour moi un géranium fait au pluriel des gérania, comme un sanatorium fait des sanatoria, et je ne serais pas fâché d'ouvrir une controverse à ce sujet pour permettre aux linguistes d'épuiser la question pendant que nous parlerions d'autre chose, des glaïeux, par exemple, pluriel de glaïeul.)

Où en étais-je ? Au frisson. Merci.

J'éprouve donc un frisson devant ce pot de myosotis — je ne suis pas sûr qu'on puisse dire gérania — et je me dis : « Celui-là n'est pas naturel. »

Je prends ma température : cinquante-neuf degrés de différence avec la plaine du Rhône.

Il faisait moins vingt sous la tour de La Bâtiâz et plus trente-neuf sous mon bras.

° °

J'appelle un médecin : « C'est la grippe ! » qu'il déclare.

Il ne se fatiguait pas, j'allais précisément le lui dire. Là-dessus il me donne un horaire de travail particulier : le lit, pas d'efforts, pas d'écritures, pas de lectures.

Eh bien, c'est plus difficile à s'y plier qu'à expédier des trains ou casser des cailloux.

Ne rien faire, absolument rien, cela demande une tension de tous les instants.

Je vous ai déjà confié que les plats les plus succulents m'auraient laissé froid, même s'ils avaient été chauds, mais cela ne signifie aucunement que j'étais, en revanche, friand de pilules et d'infusions.

Or, le médecin — un épicurien pour lui-même — ne me prescrit que cela, n'attachant manifestement aucune importance à mon corps.

Pilules, infusions, infusions, pilules.

Si j'avais été en bonne santé, ce régime m'eût rendu malade.

Il me guérit de toute gourmandise et en huit jours j'atteignis plus vite aux plus hauts sommets de la vertu qu'en toute ma vie de journaliste.

Je commençais à m'habituer à mes surprenantes qualités quand ma température est redescendue en même temps que remontait celle des Diablerets, et désormais je ne puis plus compter que sur mes fumigations pour obtenir la récompense de mes mérites.

De ce pas je vais mettre en marche l'appareil.

J'ai un moral à... tout casser !

André Marcel

Le Carnaval de Martigny 1956

En 1955, Martigny n'avait pas organisé de Carnaval proprement dit mais avait participé, avec son célèbre char du « Coin de la Ville », à la réussite du Carnaval de Monthey.

Rappelons qu'une entente a existé entre les deux cités voisines pour alterner régulièrement l'organisation des Carnavals réciproques.

Cet accord a duré deux ans et on peut dire qu'il avait fonctionné à la satisfaction générale pour la simple raison que l'organisation annuelle d'un Carnaval de grande importance est d'une réalisation difficile. Ce sont toujours les mêmes qui ont les soucis de l'organisation et les risques sont grands puisqu'ils dépendent principalement du temps qui, lui, heureusement, ne dépend pas des hommes... Il faut souhaiter pour l'avenir, le retour à cette entente dans l'intérêt du succès des carnivals montheysan et martignerain...

C'est justement parce qu'en 1955, Martigny était au repos, qu'en 1956 il fut possible d'organiser un Carnaval comprenant 45 chars et groupes, avec la participation de 10 corps de musiques, sous les slogans d'un Carnaval « plus grandiose que jamais ». Malgré le froid de canard qui sévissait alors (à tel point que l'on pensa, un moment, au renvoi de la manifestation), une foule considérable, quoique moins nombreuse

que les autres années, a applaudi chaleureusement le magnifique défilé carnavalesque qui évoquait les principaux événements mondiaux et



régionaux, comme le roman d'amour de Margaret et de Townsend, le vol d'or de Cointrin, le retour de Ben Youssef, les quatre Grands, etc.

Selon la coutume, le Mardi gras, le Carnaval martignerain s'est rendu dans son pays d'origine, Martigny-Bourg, et c'est là également que le mercredi des Cendres, au soir, une

foule considérable a assisté joyeusement à l'incinération de la Poutratzze, qui signale la fin des réjouissances et l'aube des austérités du carême...

Les cabarets, principalement à Martigny-Bourg, étaient décorés avec beaucoup d'humour et, partout, une ambiance « du tonnerre » y régnait. Le journal humoristique « La Bise » a également fait son apparition en deux éditions différentes et a gentiment blagué les éternelles têtes de Turc que sont notamment les conseillers et autres personnalités du terroir...

Enfin les bals masqués permirent également le retour des mystères des masques et des éphémères intrigues, selon une antique tradition.

Ajoutons que le Carnaval de Martigny 1956, critiqué par les uns (ce qui est aussi dans l'ordre), porté aux nues par les autres, contribuera, par un don substantiel, aux œuvres des colonies des vacances des communes du grand Martigny, comme ce fut le cas les années antérieures.

Carnaval 1956 est mort ! Vive le Carnaval 195... ?

Victor Dupuis

(Photo Darbellay, Martigny)

Le Cygne



Prince Carnaval XVI



LES PETITS CHANTEURS DE NOTRE-DAME DE SIERRE

« Treize Etoiles » a brièvement annoncé, dans sa chronique du mois de décembre, la naissance de la Manécanterie ou Maîtrise des Petits Chanteurs de Notre-Dame de Sierre. Cet événement mérite davantage qu'une simple mention et c'est pourquoi nous y revenons aujourd'hui.

En réalité, ce nouveau groupe choral ressuscite en quelque sorte la société fondée en 1935 par M. l'abbé Timermans. Tombée au départ de celui-ci, elle fut reprise successivement par MM. Darioli, le Rd chanoine Bessero, Deslarzes et Daetwyler, puis abandonnée une nouvelle fois.

Il appartient à M. l'abbé Cyrille Praz, nouveau recteur de Sierre et grand ami du chant, de créer, dès l'automne 1954, la Maîtrise telle qu'elle existe aujourd'hui avec ses quarante garçons renforcés par un groupe de jeunes filles. C'est là œuvre méritoire au premier chef, car on se représente difficilement la somme de travail, certes, mais encore de dévouement et de patience qu'exige l'éducation musicale d'une aussi nombreuse phalange d'enfants et jeunes gens.

Il est bien évident que le but principal d'une manécanterie comme celle des Petits Chanteurs sierrois est avant tout le service de la paroisse, ce qui implique une bonne formation spirituelle par la liturgie et le chant sacré. Mais les chants profanes ont aussi leur part, ce que révéleront les concerts à venir.

Environ une année après les premiers exercices, nos Petits Chanteurs ont revêtu l'aube, la croix et le cordon en une cérémonie solennelle, présidée par M. le Rd doyen Jérémie Mayor, qui s'est déroulée en la fête de l'Immaculée Conception à

l'église paroissiale. Les enfants ont chanté la grand-messe avec âme et je sais que bien des parents étaient émus aux larmes.

Relevons encore que la Maîtrise fait maintenant partie de la Fédération internationale des Petits Chanteurs, forte de quelque dix mille membres.

UN PEU D'HISTOIRE

Nées au sein des monastères, les schola d'enfants avaient comme but de former les petits clercs à la psalmodie. Il fut un temps où chaque cathédrale avait sa manécanterie dirigée par un prêtre. Des hommes se joignirent peu à peu aux enfants, et c'est pour ces chœurs mixtes que les grands maîtres de la Renaissance écrivirent cette admirable polyphonie sacrée, toujours en honneur dans l'Eglise.

La Réforme et la Révolution firent disparaître les manécanteries. Il fallut attendre jusqu'au saint pape Pie X pour voir reprendre aux enfants leur aube et leur place dans le chœur de nos sanctuaires. Grâce à son « Motu proprio », véritable encyclique sur le chant sacré, des groupes se formèrent à nouveau, dont le succès et la durée furent très divers.

Comment ne pas nommer la célèbre Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois que dirige aujourd'hui Mgr Maillet ? En Suisse aussi, certains chœurs d'enfants ont joui d'une belle notoriété. Il faut mentionner les Pinsons, de l'abbé Bovet, disparus avec leur fondateur, les Berner Singbuben, les Bambini ticinese. Plus anciens et



Les Petits Chanteurs de Notre-Dame de Sierre

(Photo Aegerter, Sierre)

plus complets sont la Schola des Petits Chanteurs de Sion – qui se sont produits avec leur succès habituel à Sierre, au profit de leurs cadets de la Cité du soleil – les chœurs des collèges de Saint-Maurice, Einsiedeln, Saint-Michel à Fribourg, où les voix d'hommes viennent renforcer celles des enfants.

VERS L'AVENIR

Le dimanche de la Sexagésime, qui coïncidait avec la solennité extérieure de la Purification de la B. Vierge Marie, la Maîtrise des Petits Chanteurs a chanté la grand-messe avec une ardeur et une ferveur renouvelées. En les contemplant devant le chœur, attentifs aux gestes de leur directeur-fondateur, M. l'abbé Praz, j'ai revécu le souvenir d'un concert du toujours regretté chanoine Bovet. Ses Pinsons étaient littéralement suspendus à ses

lèvres, l'harmonie des voix traduisait la pureté des cœurs... On se serait cru transporté dans quelque coin du Paradis où, assure-t-on les Chérubins et les Séraphins chantent la « Laus perennis ».

C'est à l'issue de cette cérémonie religieuse que le photographe a opéré. La joie se lit sur le visage des Petits Chanteurs comme sur celui, si ouvert et si bon, de leur Maître. Tous sont heureux de réaliser leur devise : « Prier en chantant ».

Puissent-ils aussi mettre en pratique et répandre autour d'eux la consigne proclamée au dernier Congrès des « Pueri Cantores » tenu à Rome en 1954 et qui est aussi celle de notre évêque vénéré : « Ubi caritas, ibi Deus ».

M. Praz

Christiane Zufferey

Parmi les moins de quarante ans, dans l'équipe de nos artistes, Christiane Zufferey occupe une place bien à elle.

Elle s'est imposée d'emblée par un tempérament robuste, presque masculin — mais en ce domaine comme en celui dont parle La Fontaine, nous connaissons beaucoup d'hommes qui sont femmes.

Il y aura bientôt une dizaine d'années, elle s'était révélée au public par une exposition assez



sensationnelle, à l'échelle de nos événements artistiques et, depuis lors, son talent s'est développé constamment et de manière harmonieuse.

Jamais elle ne sacrifia aux facilités de la peinture folklorique ; son travail s'imposa par une recherche obstinée des formes et des couleurs. De

saison en saison, nous avons pu la voir pousser plus avant dans une voie où l'audace s'accompagnait de réflexion.

Elle visait au style. Je pense qu'elle l'a trouvé aujourd'hui.

Paris, où elle demeure, aura été pour elle bien-faisant. Paris, loin de l'étouffer, l'encouragea dans sa quête de formules extrêmement colorées, sacrifiant le détail aux masses, la réalité aux rapports des volumes et des couleurs. Sans jamais aller jusqu'à l'abstraction absolue, Christiane Zufferey a sans cesse tendu vers une expression dégagée des hypothèques du réalisme. On peut affirmer aujourd'hui que certaines de ses toiles ont un équilibre et une force qui les apparentent aux meilleures œuvres de la jeune peinture contemporaine.

Nous avons pu nous en convaincre l'autre année au Salon d'automne installé au Grand-Palais, à Paris.

Il y avait là près de deux mille toiles, choisies entre des dizaines de milliers d'envois. Notre étonnement et notre joie ne furent pas minces d'y découvrir deux œuvres de notre compatriote. Et la vérité la plus nue, la moins entachée de parti-pris, nous oblige à dire que ces deux toiles nous ont paru être parmi les plus significatives de tout le Salon.

Du reste, des critiques parisiens le relevèrent sans ambage qui soulignaient les mérites d'une artiste en pleine possession de ses moyens.

Je sais bien que ces Salons sont devenus une grande foire où l'on accueille toutes sortes de travaux quand ils témoignent d'une recherche, fût-elle des plus contestables. Il ne faut pas non plus participer à ces modes qui seront oubliées demain et que Paris se plaît à inventer au jour le jour dans sa fureur de nouveauté. Mais ici, le peintre s'imposait non tant par ses audaces (il y avait des choses



Christiane Zufferey : Nature morte

effarantes, en ce domaine) que par la solidité de son métier, la puissance de sa conception, la sûreté des rapports qu'elle établissait entre les objets colorés qu'elle mettait en place.

Aujourd'hui, on souhaiterait que Christiane Zufferey nous revienne. Il y a tant de milliers de peintres à Paris qu'on peut craindre qu'elle y passe malgré tout inaperçue. Le succès dont nous venons de parler ne saurait néanmoins suffire à la mettre hors d'atteinte et l'on peut se demander si elle n'aurait pas avantage, maintenant, à reprendre contact avec sa terre natale.

Elle n'a plus à craindre, à l'heure où son art a acquis une parfaite assurance, de se laisser entamer par les mesquineries du régionalisme. En revanche, son œuvre pourrait peut-être se nourrir de sèves robustes élaborées dans un terreau qu'elle connaît bien.

Edouard Vallet a bien su devenir un grand peintre dans le silence et la solitude de Vercorin.

C'est un exemple valable encore aujourd'hui. Et nous ne pensons pas qu'il eût été si grand s'il avait

refusé d'accueillir en lui les rigueurs d'un affrontement quotidien avec lui-même.

Mais c'est à peine un vœu que nous formulons. Christiane Zufferey est assez lucide pour choisir le meilleur chemin qui la conduira au plein épanouissement de ses dons.

Henri Jando

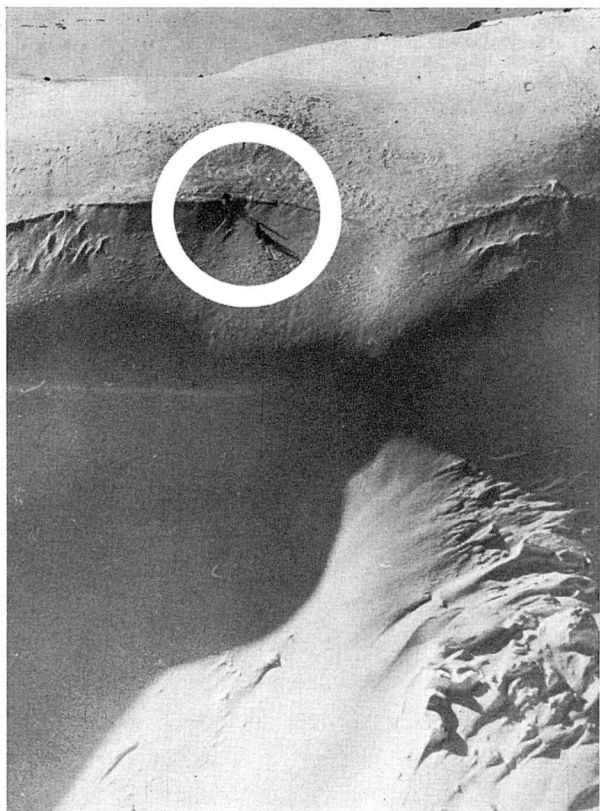
REPORTAGES

QUAND GEIGER NOS RAVITAILLE LES CHAMOIS



Geiger scrute les pentes neigeuses pour y découvrir les traces de chamois

Trois chamois surgissent d'une crête



Derrière nous, Sion s'enfonce doucement dans la brume, tandis que nous montons vers le Haut-de-Cry.

Tout à l'heure, Hermann Geiger a chargé son « Piper » de foin, et maintenant, nous allons le larguer en haute montagne, car, en ces jours de froid sibérien, les chamois eux-aussi, ont souffert de l'inclémence de la température. Ils éprouvent notamment une grande difficulté à se nourrir...

Au-dessous de nous, les maisons de Conthey s'étagent sur le coteau, avec leurs toits qui brillent au soleil oblique. Encore un effort, pour nous arracher à cette brume qui coule dans la plaine du Rhône, et nous surgissons en pleine lumière, au milieu de la vallée de la Lizerne.

Le bruit du moteur nous assourdit et, d'un geste, Geiger, qui n'a cessé de scruter les pentes enneigées, me fait un signe pour m'indiquer une crête qui se découpe sur le bleu profond du ciel, là-bas, du côté de Derborence.

Trois petits points se déplacent rapidement sur la neige étincelante, et au-dessous d'eux, sur la

pente qui plonge dans le vide, on voit trois longues ombres bleues qui ondulent...

— Des chamois, me dit Geiger.

L'avion se penche, vire, et nous montons vers la crête où les chamois viennent de disparaître dans une ondulation de terrain.

Maintenant, l'ombre du « Piper » court sur le haut plateau neigeux et Geiger me fait signe qu'il va larguer son foin. Avec précision, les trois bottes tombent à l'endroit choisi et nous voyons s'approcher les chamois que le bruit de l'avion avait fait fuir tout à l'heure.

Encore un virage, pour observer un autre chamois qui traverse une pente fortement déclive pour venir lui aussi profiter de l'aubaine et, brusquement, nous plongeons vers la vallée, car le froid commence à se faire sentir à ces hautes altitudes.

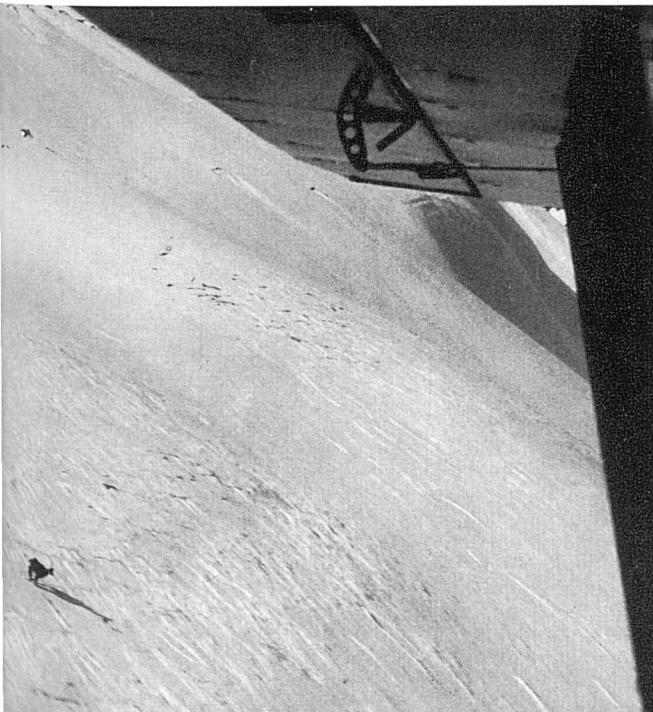
Lorsque nous atterrissons à Sion, je vois que l'on a déjà préparé d'autres bottes de foin qui vont être larguées dans quelques minutes. Geiger répond avec sa simplicité et sa gentillesse habituelle, à mes questions.

— Cette action en faveur des chamois, me dit-il, dure depuis deux ans. J'ai eu l'idée de leur larguer du foin, en ravitaillant les chantiers de haute montagne, en hiver. Par la vente de cartes, lors des conférences que je donne, je peux financer cette action pour acheter le foin nécessaire et payer les heures de vol. Selon les observations des services compétents, les résultats sont bons et j'espère pouvoir encore développer cette action dans les années à venir. L'idéal serait assurément de pouvoir construire quelques abris où je déposerais du foin que les chamois trouveraient, même les jours où il n'est pas possible de voler par suite des conditions météorologiques défavorables. Mais cela sera pour plus tard...

Sur la piste, le moteur du « Piper » s'est mis à ronfler et, dans quelques instants, il va s'envoler dans la brume, pour larguer, là-haut, près des crêtes aériennes, le foin qu'attendent les chamois...

Jos. Couchepin.

Le bruit du moteur éveille l'attention d'un solitaire



(Photos de l'auteur)

SKI-SYMPHONY *de Jean Daetwyler*

LE SPORT
EN
MUSIQUE

Il y a des êtres qui éveillent en moi la plus profonde admiration. Jean Daetwyler, le compositeur valaisan bien connu, est de ceux-là.

Ce qui m'émerveille chez lui, ce n'est ni la barbe rousse en collier, ni le large béret de feutre collé sur la nuque, mais bien davantage l'artiste au talent inépuisable et le poète au tempérament si caractéristiquement valaisan.

L'œil vif, le poil hérissé, le dos légèrement voûté, il rappelle irrésistiblement le braconnier à l'affût d'un gibier aussi sauvage que lui ! Il en a la ténacité et sa musique a le tranchant des arêtes de nos fiers sommets !

C'est du moins ainsi qu'il m'est apparu, le 9 février dernier, alors que dans le studio de Radio-Berne, il dirigeait le grand orchestre interprétant sa « Ski-Symphony » dont j'aimerais vous entretenir brièvement. C'est pendant qu'il effectuait du service dans le détachement de haute montagne, en 1947, que Jean Daetwyler eut l'idée de transcrire dans une œuvre musicale non seulement les beautés du ski, mais encore et surtout l'effort du sportif, cet effort gratuit qu'il consent pour son unique plaisir.

Si Respighi s'est inspiré des fontaines de Rome, Moussorgsky des tableaux d'une exposition et Debussy de la mer, Jean Daetwyler a cherché, lui, son inspiration dans les différentes phases d'une excursion à skis avec le calme prélude de sa pénible ascension, l'adagio

mélodieux de la contemplation de la nature ensoleillée, le presta plus ou moins rapide de la descente, le scherzo léger et sinueux du slalom et le crescendo fortissimo du saut ou de la chute dans la neige poudreuse.

Tout cela a été exprimé avec un rare bonheur par l'auteur et les effets de puissance, de violence et de vitesse ont été admirablement mis en valeur par les cinquante musiciennes et musiciens de Radio-Berne auxquels il faut rendre ici un hommage particulier pour le cœur et l'entrain qu'ils ont mis à l'interprétation de cette musique. Violons, violoncelles, contrebasses, flûtes, hautbois, bassons, clarinettes, trompettes, trombones et harpe ont uni leurs accords en une harmonie qui n'a d'égal que le sujet qui l'a inspirée : le jeu libre du sport blanc dans la nature.

Comme le déclarait Jean Daetwyler lui-même, à l'issue des deux heures d'efforts ininterrompus consacrées à la mise au point et à l'enregistrement, la musique de la « Ski-Symphony » ne veut pas faire simplement « joli », elle cherche, avant tout, à exprimer l'exaltation du sportif en plein effort.

Boudée jusqu'à ce jour par les musiciens de chez nous¹, la « Ski-Symphony » n'en a pas moins obtenu une médaille au Concours artistique des Jeux olympiques d'été de Londres, en 1948.

C'est pourquoi il convient de rendre ici un reconnaissant hommage à la compréhension de Radio-Berne qui, en mettant son orchestre à la disposition de Jean Daetwyler, a permis à un compositeur de chez nous de s'exprimer et d'enrichir ainsi l'art musical sportif d'une œuvre de grande valeur.

La « Ski-Symphony » de Jean Daetwyler a été diffusée à l'occasion des Championnats suisses de ski, le 29 février, sur les ondes de Beromünster, en l'honneur de nos championnes et champions olympiques et figure, en outre, au programme du prochain « Mercredi symphonique » de Radio-Genève. Dès l'année prochaine, nous voulons l'espérer, la « Ski-Symphony » fera l'objet d'une adaptation d'un film en couleurs dont le cinéaste siérois et ami de Jean Daetwyler, M. Roland Muller, pourrait bien être l'auteur.

Connaissant les talents du premier et l'art consommé du second, je ne doute pas qu'il en sortira un petit chef-d'œuvre qui fera grand honneur à la veine artistique valaisanne.

Francis Pellaud.

(Photo Couchepin, Sion)



¹ L'Orchestre symphonique valaisan d'amateurs en a joué le premier mouvement (allegro scherzando) en 1952.

TREIZE ETOILES

en famille

Les derniers salons dont on cause

Celui des arts ménagers, à Paris, avec son attraction, la maison en plastique. Meubles, plafonds, parois, sols, tuyaux, tout sort du laboratoire de chimie. L'ensemble est translucide, incassable, et résiste à l'eau. On ne passe plus l'aspirateur, on douche chaque matin...



Papa...

Il se trouve toujours un fâcheux dans l'assemblée pour demander : « Et ça revient à combien, cette habitation ? »

L'exposition des arts ménagers de Londres, qui s'est ouverte le 6, nous promettait également la maison de l'avenir. On l'a biffée des programmes : l'avenir n'est pas à Londres. Par compensation, le passé s'y étale. On a reconstitué un château du XV^e, avec ses tours et ses mâchicoulis. Dans l'allée de mousse, des chevaliers prêts au tournoi caracolent. Pour les fantômes, passez à minuit.

Cependant, les visiteurs diurnes sortent passablement émus : est-ce la vue de l'argenterie de James I^{er}, celle de la chemise portée par Mary Stuart le jour de son exécution ? Non, c'est des celliers qu'ils viennent. L'Angleterre est à un tournant, les statistiques le prouvent, le va-et-vient de la foule qui se rend aux caves du château le

confirme : le vin commence à devenir populaire en Grande-Bretagne.

L'initiation des futurs adeptes se fait sous les voûtes majestueuses ; on y apprend les rites de la dégustation et le vocabulaire adéquat. Les représentants des vins étrangers s'amusent beaucoup : « Encore dix ans comme cela, et les Britanniques vont gesticuler en parlant. »

A la section des appareils ménagers, le triomphe de la couleur est éclatant. La cuisine style cabinet dentaire est démodée. Les frigidaires sont jaunes, bleu ardoise, les machines à laver sont à l'unisson.

Le jardin anglais s'américanise en adoptant les barbecues. Si vous ne voulez pas prononcer « Bââbekiou », soyez convenables et dites gril en plein air.

Les ensembliers et les fabricants de meubles doivent tenir compte d'un élément nouveau, la télévision. Les sièges actuels sont créés et disposés en vue du spectacle, et non plus pour la conversation.

Conséquence imprévue de l'heure ménagère à la TV : le rush sur certaines marchandises. Quand le fascinant



maman...

Raymond Olivier, chef de cuisine et vedette de la TV française, démontre la confection d'un nouveau hors-d'œuvre, il n'y a plus une coquille Saint-

Jacques, plus un artichaut à midi dans les magasins.

L'axiome favori de Raymond Olivier : « Ce qui n'est pas excellent est mauvais, ce qui n'est pas inédit est déjà suranné. »



la bonne...

En vertu de quoi nous allons vous donner dorénavant quelques recettes étrangères, et faire avec vous

le tour du monde en trois coups de cuillère à pot

Filet de porc à l'espagnole. — Faire baigner 1 kg. de filet de porc dans du lait. Ajouter sel, poivre, toutes les herbes possibles, soit laurier, thym, ciboulette, et ail, girofle, échalotes entières.

Mettre sur feu vif jusqu'à ébullition. Couvrir ensuite le plus hermétiquement possible, et cuire à feu doux pendant 1 ½ h.

Ensuite, enlever le couvercle pour que le lait devienne une crème onctueuse. Laisser cuire ainsi à découvert le temps voulu pour que le rôti soit bien doré et la crème presque complètement réduite.

Emincer alors des champignons de Paris, les faire revenir à part dans du beurre et les ajouter à la sauce avant de servir.

J. F. 77 01.

LE REVENANT

NOUVELLE

Libre et dispos, le souffle léger, se sentait l'homme dans le car postal jaune qui le ramenait, après plus de vingt ans d'absence, vers son pays natal, ce village noirci pendu aux flancs verts de la haute vallée. Euphorie de l'homme sorti vainqueur de l'épreuve, ce grand exploit qu'est la vie. Comme il se félicitait, d'ailleurs, de n'être point de ceux qui, partis pour tenter fortune au loin, ont roulé leur bosse et leur guigne par le monde et reviennent tête basse, contrits, humiliés, vaincus, quémander pitié, indulgence de ceux qu'ils moquaient naguère de leur peu d'ambition et de trouver suffisance à cette vie sobre sans évasion, le sort de chacun en ces fonds de vallées.

Ayant donc amassé quelque argent, il dénombrerait, non sans complaisance, les diverses et multiples étapes qui jalonnaient sa lutte pour le gain, réussites et échecs mêlés : les jeux, les essais, les risques, toutes les tentatives, en bref l'aventure où l'on se jette corps et âme, possédé par son démon, l'aventure en de vastes décors d'océans, de ports, de longues perspectives de routes blanches, de brousse, de pampa où bondit l'antilope, de prairies où s'égaillent les troupeaux et de fleuves où flottent les bois. Ces lieux où il avait tour à tour et durement réalisé sa vie, aiguisé ses dents, acéré ses griffes contre l'obstacle avec ses forces neuves, exacerbées, tous les moyens à sa mesure, les expédients à sa portée... Il eut un haussement d'épaules, avec une moue de commisération condescendante à évoquer croyances et principes, habitudes et routines, conventions et scrupules, toute cette armature de choses apprises et subies, qu'il avait dû bousculer, puis allégrement fouler de ses talons ! Tout ce qu'avait été sa vie ancienne dans cette vallée, sa vie lente, craintive, bornée, sans un élan bien que marquée de sursauts, de révoltes, de tentations, enfin, harcelantes auxquelles on cède tôt ou tard. Partir.

Bondé, l'autocar ronflait de lacet en lacet, de palier en palier, traversant les villages où il laissait des voyageurs, en prenait d'autres de loin en loin. Des gens de la vallée, des ouvriers aussi, qui s'acheminaient vers un barrage en construction aux abords des glaciers dont il collecterait les eaux vives. Sur leurs gardes, avarés de gestes et de paroles, d'aspect sage, presque austère, ces gens, peu soucieux de se lier, l'ignoraient, ne lui accordaient aucune attention. Et lui-même ne reconnaissait plus personne. Il était l'inconnu, l'étranger, sinon point encore l'intrus, l'indésirable. Mais que lui importait, pour l'heure, agrément ou refus de leur part ! Il saurait bien, à point, se faire reconnaître, se resituer, s'imposer avec ses avantages, ses atouts, sa puissance, en un mot sa valeur. Il saurait s'adjuger un rôle, une mission à sa taille dans cette vallée qu'il retrouvait acquise au progrès, parcourue d'une vie nouvelle, à la sève jeune, vivifiante, toute fraîche, celle d'une terre promise qu'il devait refaire sienne, puisqu'il n'y avait laissé, apparemment, ni trace ni souvenir.

Tous ses proches reposaient dans l'étroit cimetière, et tant d'autres, sans doute, amis et connaissances, avec qui il avait rompu, qu'il ne devait jamais revoir. Méritait-il, en somme, d'autre témoignage, d'autre attitude que cette inattention, cette ignorance partout relevée sur son passage ? L'absence, la distance relâchant inmanquablement liens et rapports que la vie commune, selon une loi rigoureuse, fatale, établit puis fortifie entre les hommes, comment eût-il pu, raisonnablement, susciter, inspirer sympathies spontanées, actives ? Que de tâches, de devoirs assumés, soudain devenus trop lourds et reniés simplement, restés sans lendemain, supposait un départ ! Que d'abandons, de ruptures, que d'abdications impliquait une

absence ! Or lui-même, quels effets, quelles suites, outre les larmes d'une mère, son départ précipité, brutal avait-il laissés derrière soi ? Regrets, désespoir, malédiction, peut-être.

L'autocar atteignant la dernière station de son parcours, l'homme mit pied à terre. Il se retrouvait dans son village, lieu de sa naissance, sans plus d'attache que l'étranger ne sachant point d'abord à qui ou à quoi se raccrocher, se reprendre. Mais il se sentait fort et n'éprouvait en son cœur nulle véritable amertume. Il eut un regard pour sa maison natale, passée en d'autres mains, enfila une ruelle étroite et montante, gorgée d'odeurs familières d'étable, de foin et de fumiers suintants. Il domina bientôt les toits serrés, grise carapace incrustée sur la pente et d'où ne surgissaient aucun signe, aucune adresse, aucun message qui le touchât au cœur pour l'inclure, le réintégrer dans la communauté tout humble, autrefois sienne, où il semblait n'avoir laissé le moindre vestige d'une vie antérieure, ses années de jeunesse. Il s'en amusait presque. Il eut une sorte de ricanement bizarre avec un vigoureux trémoussement d'épaules. C'était l'oubli total, irrémédiable. Mais déjà s'esquissait sa revanche...

Il se remémora les exploits de ses vingt ans, les fêtes, la « patronale », ces bals champêtres où il avait couru de « l'une à l'autre », les serments faits sur l'heure pour le plaisir d'une conquête, l'octroi d'une faveur... Aucune trace, aucun souvenir, ce serait chose singulière. Enfin, voyons, cette fille, la dernière en date avant son départ, cette Martine Thoiret, oui bien, qui l'avait imploré de ses grands yeux perdus, hagards, après la chute, la faute, l'aurait-elle oublié aussi, celle-là ? Celle qu'il avait laissée, ignominieusement trahie, parce que, rêvant déjà d'un départ, il ne voyait pas d'issue à leur liaison. Se souvenait-elle toujours de lui ? Au fait, qu'était-elle devenue ? Epouse, mère, consolée de son chagrin ? Peut-être. Car elle n'était point laide, sûr, cette Martine Thoiret avec ses grands yeux sensibles ouverts sur la vie et dont il relisait aujourd'hui la supplication... Était-elle morte, fille, épave ? Ou l'attendait-elle toujours, lui, courant le monde, cynique, inconscient fuyard ? Ah ! avait-elle eu un enfant ?... Il faudrait savoir, il faudrait la revoir... Que lui témoignerait-elle ? Haine, indifférence, amour ?... Elle avait pu l'attendre... Quelqu'un, donc, si dénué, si humble, si mortifié fût-il, en ce village, avait pu l'attendre, des années l'attendre, contre toute raison, contre tout espoir l'attendre ?... Aucune trace, aucun souvenir n'étant chose imaginable. Il vit un cortège funèbre partir d'un chalet isolé, hésiter, s'étirer zigzaguant avec une lenteur mesurée, prudente, disparaître et reparaitre selon les plis et les replis du sol, comme un long insecte rampant au creux des montagnes. Pour qui donc, ce cortège ? S'interrogea-t-il comme si lui importait désormais qui vivait, mourait dans ces lieux ? Il reprit sa route, allègre, presque désinvolte, grand, découplé, avec le vaste mouvement d'épaules de qui a franchi maints écueils, victorieusement, brisé maintes entraves sur ses chemins d'aventure. Curieux maintenant de cette vie qui avait été sienne, sollicité, bien que toujours en marge et gardant ses distances, avec ce sentiment supérieur de sécurité chez l'absent reparu que rien ne retient plus ni n'engage envers ceux-là tous qui végétaient, mouraient ici sans avoir connu d'autres mœurs, d'autres horizons, ces déshérités, ces pauvres. Pour qui donc, ce cortège ? Il redescendit vers les toits et il lui sembla qu'ils se refermaient sur lui, lourde cuirasse, pour l'étouffer. Il remonta la ruelle principale jusqu'à un petit café qu'il avait fréquenté, jeune, où il entra, insoucieux

qu'on pût ou non le reconnaître, s'assit devant une table, près d'une fenêtre d'où il revit le cortège poursuivant sa route lente, heurtée, inégale dans le paysage vert.

Il commanda trois décis de ce vin blanc que les montagnards cultivent sur leurs parchets des bords du Rhône et qu'ils transportent à char ou à flanc de mulet vers les hauts de vallée, ce vin, piment, réconfort de leur vie laborieuse et suffisant à leurs besoins d'une saison à l'autre. Trois décis de ce vin blanc qu'il allait boire à sa revanche, son proche triomphe, éclatement de son orgueil sur sa terre retrouvée.

— Vous regardez le cortège, lui dit l'homme qui le servait, buste et épaules trapus, massifs, moulés dans un tricot de grosse laine brune, mais accusant un brin de souplesse pour l'accueil.



Ils se dévisagèrent brièvement, l'un à l'autre inconnu.

— On ne meurt pas tous les jours par ici, ajouta l'homme enclin à s'épancher... Un ou deux, ou trois, comme ça, dans l'année. Les vieux, d'abord, c'est juste. Ça vient pour chacun, à temps, pas beaucoup qui perdent patience.

Il eut un clin d'œil qui se voulait malicieux.

— Mais vous n'êtes pas de l'endroit, et un mort de par ici ne peut guère vous intéresser, vous ne savez rien de son histoire, alors... Oui, on passe... On dit bien que, plus que le travail, c'est les soucis, les chagrins, les coups durs, quoi, qui vous marquent au long des ans, vous courbent toujours plus vers la terre et vous y envoient plus tôt souvent que de raison... Donc les vieux d'abord, rien à redire, ils ont reçu de la vie leur part, ce qu'elle pouvait donner, du mieux et du pire mêlés, leur mesure, quoi ! Et ils parlent en douce, eux, sans s'étonner, comme s'il n'y avait plus que ça de bon, la mort ! Vous disent-ils pas tous qu'ils l'attendent, ne la craignent point et que c'est encore ce qui peut leur échoir de mieux au bout du chemin, la mort ? Et que de la prendre ainsi, c'est bien la meilleure façon de la jouer, de se revancher d'elle, la mort... Donc, vous n'êtes pas d'ici, je ne vous ai jamais vu. Parions aussi que vous venez pour le barrage, un emploi par là-haut où

c'est grand branle-bas. Vous passez comme tant d'autres, le temps qu'il faudra, et vous repartirez sans un regard en arrière pour ne plus revenir jamais, hein ? Il y en a aussi de notre vallée et de notre village qui travaillent par là-haut, mettent cœur et bras à l'ouvrage et compensent le manque à gagner qu'il y a à tourner une terre sèche, qui ne rend plus, par du net et bon argent, pas à mépriser... Ah ! sûr que ça fait, de jour et de nuit, un rude mouvement par toute la vallée, cette grande affaire de par là-haut, qu'on ne s'y reconnaît plus. Mais que faire et dire à tout ça, puisqu'on n'arrête rien, qu'on ne peut remonter le courant des choses en marche, le progrès qu'on dit, ce que vous ordonnent les temps. Le barrage, monsieur...

Il se tut, jeta un regard par la fenêtre.

— On ne voit plus le cortège. C'est donc qu'il a gagné l'église pour l'office funèbre... Une pauvre fille qui a eu sa part d'épreuves et à qui nous souhaitons sa paix, son repos bien mérités, oui, les bienvenus.

L'étranger vida son verre et, se levant à son tour, se planta devant la fenêtre et l'immensité du paysage alpestre pour en faire la mesure, se rassit, remplit son verre et s'enquit :

— Cette morte, qui est-elle ?

— Cette morte ? Son nom ne vous dirait rien. Son histoire, je pense, encore moins. Son histoire, ho !... Rien que d'ordinaire, celle d'une fille délaissée, oui, coupable d'avoir, vers ses vingt ans, connu un garçon qui lui avait promis mariage et qui est parti d'un coup de tête, la laissant avec ses larmes pour pleurer et, au bout du compte, un enfant... Savait-il qu'elle aurait cet enfant ? Peut-être oui, peut-être non. Orpheline de père et de mère, sans aide d'un jour à l'autre, travaillant à de petites besognes, couture et autres, des journées, des veilles, de quoi subvenir à ses besoins et ceux de son enfant, un garçon. Silencieuse elle s'est tenue, des années, courbée sur sa tâche et modeste, vaillante, digne, sans une plainte jamais, et ne pensant qu'à son garçon, ne travaillant que pour lui, l'élever honnête et droit et propre, en faire un homme. Ce garçon, vous l'avez vu derrière le cercueil, un grand déjà, pas mauvais sujet mais qui aurait eu tant besoin d'elle encore, pensez, guide et conseillère, pour le retenir des faux pas, des écarts sur sa route. Vu qu'elle ne vivait que pour lui, ne pensait qu'à lui... Et à l'autre aussi, donc, je dois dire, à l'absent jamais revenu, mais qu'elle attendait toujours, qu'elle a attendu des années, l'espoir durci au cœur, et tant qu'à courir chaque nuit, en secret, jusqu'au bout du chemin vers la pente, croyant entendre ses pas, son appel, et le voir paraître enfin d'un coup devant elle... Ce chemin, monsieur, qu'elle a fait la nuit, en secret, des années, ce chemin, monsieur, c'était tout son calvaire.

» Ah ! voilà qu'ils sortent de l'église, un tout petit bout de chemin jusqu'à la tombe, et c'est dit... Le garçon, là, derrière le cercueil, c'est son fils, son grand, à elle, Martine Thoirot, pour vous dire son nom, à vous, l'étranger, l'inconnu, Martine Thoirot, oui, une bien pauvre.

» Excusez pour l'histoire, monsieur, un peu longue... Et à votre santé, sans rancune. »

Anni Closuit.

Suivez miss Whympers !

L'auto qui nous amenait au but fit le dernier virage avant la cité. Miss Whympers poussa deux exclamations à quelques secondes de distance : un « Oh ! » d'émerveillement en apercevant la ville au pied des deux collines, et un « Ah ! » consterné, à cause de l'encrier débouché qui s'était vidé sur le coussin de la banquette arrière.

— Ne vous désolerez pas, lui fimes-nous. Nous connaissons les bonnes adresses.

Près de l'atelier où nous menons miss Whympers, une fourgonnette apporte un mobilier aux moquettes grasses. Qui déménage ?

C'est la poussière, la saleté, les taches qui déménagent, grâce aux soins de toute une équipe d'experts pour qui les fibres textiles n'ont plus de secrets. Les tissus d'ameublement sont remis à neuf sans qu'on démonte le meuble.

— Revenez dans deux heures, dit le patron de l'entreprise. D'ici-là, votre coussin d'auto sera remis en état.

— Dommage que le golf miniature soit fermé, dit miss Whympers en désignant le terrain de jeu désert. J'aurais fait une partie en attendant.

• •

Cent vingt minutes plus tard, miss Whympers considère avec stupeur les coussins de l'auto ; ils n'ont plus aucune trace de l'accident.

— Dans cette ville, dit-elle, on fait vraiment des tours de sorciers. Enlevez-vous les taches d'un coup de baguette magique ?

— Nous ne sommes pas sorciers, disent les deux frères, propriétaires du commerce. Notre secret, c'est d'avoir fait un apprentissage complet de notre métier, et de le pratiquer depuis plus de vingt-cinq ans. Nous sommes « dans le bain » depuis notre adolescence.

— Dans les bains, plutôt, reprend quelqu'un en montrant les divers chaudrons où fument les liquides colorés. Un ouvrier brasse les tissus qui trempent. Miss Whympers jette un coup d'œil aux pièces prêtes : des vestes de daim, des peaux de mouton, des rideaux de chiné, et toutes sortes de vêtements.

— Ces matières délicates doivent vous poser toutes sortes de problèmes ?

— Nous ne craignons pas ces problèmes, ils font au contraire partie des joies du métier. Un autre des plaisirs du métier, c'est d'adapter nos techniques à des besoins nouveaux. Les automobilistes, par exemple, nous confient leur auto pour nettoyer les coussins ; des hôtels nous font rafraîchir périodiquement leur mobilier.

Miss Whympers suit des yeux les 25 employés qui quittent les ateliers, la journée terminée. Ils regagnent la petite ville et traversent le fleuve sur un pont métallique. Une des ouvrières porte le costume de la région.

— Votre raison sociale est exacte, dit miss Whympers, vous êtes une maison typiquement valaisanne.



Pour participer au concours, envoyez une simple carte postale à « Treize Etoiles », Martigny, jusqu'au 25 mars 1956, dernier délai, en indiquant :

1. Le nom de la maison visitée.
2. Combien de fauteuils a-t-on confiés aux soins de l'entreprise à découvrir pendant les mois de janvier et de février 1956 ? (question subsidiaire destinée à départager les gagnants).

Les lecteurs dont la réponse subsidiaire s'approche le plus du chiffre exact recevront le prix-surprise, auquel s'ajouteront, pour les moins chanceux, plusieurs prix de consolation.

Résultats dans le numéro d'avril. Retenez-le dès maintenant chez votre libraire ou, mieux, abonnez-vous (10 fr. par an).

Résultats du concours de janvier

La maison visitée en février par miss Whympers était la **Fabrique de pierres scientifiques Djéahirdjian**, à Monthey, qui a bien voulu doter notre concours de pierres taillées prêtes à être serties.

Le poids du 1^{er} prix, un magnifique spinelle rose, était de 28 carats 80 ou 5 g. 760.

Voici les gagnants, départagés par la question N° 2 :

1^{er} prix (un spinelle rose, poids en carats : 28,80, poids en grammes : 5,760) : Mlle Michelle Berthod, Bordeaux.

2^e prix (un spinelle vert, poids en carats : 10,55, poids en grammes : 2,110) : M. Georges Rouiller, Brigue.

3^e prix (un corindon vert, poids en carats : 6, poids en grammes : 1,200) : Mlle Simone Pralong, Sion.

4^e prix (un abonnement d'une année à « Treize Etoiles ») : M. Louis Morand, Martigny.

5^e prix (un abonnement de six mois à « Treize Etoiles ») : Mme Yvette Marti, Martigny.

Puis : Mlle G. Baillifard, Le Locle ; Mlle Anny Gaillard, Charrat ; M. J. O. Pralong, Sion ; M. A. Gross, Sion ; Mme Maurice Zermatten, Sion ; M. Maurice Fiora, Martigny ; M. Raymond Mottet, Saint-Maurice ; M. Alphonse Sarbach, Sion ; M. Bender, Bâle ; M. Joseph Tavernier, Martigny-Ville ; M. Roger Marin, Martigny-Bourg ; M. Jean Martin, Lausanne ; Mme Pierre Parvex, Sion ; M. Raphaël Roduit, Saillon ; M. J. Bernard Gay, Sion ; Mme Andrée Franc, Monthey ; M. Nicolas Lugon, Martigny ; Mme Léon Rudaz, Chermex-Montreux ; M. Jean Favre, Martigny-Bourg ; Mlle Françoise Martin, Lausanne ; M. Jean Ribordy, Saillon ; M. Joseph Gaspoz-Coppex, Sion ; Mlle Annette Balma, Martigny ; M. Camille-François Besse, Renens ; Mlle Madeleine Gianadda, Martigny-Ville ; M. Émile Puppé, Vernayaz ; M. F. Robyr, Vevey ; Mlle Monique Ribordy, Monthey ; Mlle Christine Robyr, Vevey ; Mme Ph. Carrupt-Michellod, Leytron ; Mme veuve Paul Gaillard, Sion ; Mlle Julia Perraudin, Villeneuve ; Mme Maria Roduit, Saillon ; Mme Gisèle Décaillet, Genève ; M. Raymond Goumand, Vernayaz ; Mme Anny Robyr-Mästinger, Vevey ; M. Jean-Jacques Ribordy, Saillon ; M. J. C. Michelet, Sion ; M. Jérôme Lugon, Martigny-Ville ; M. Urbain Pignat, Saint-Maurice ; Mlle Edith Siggen, Plan-Conthey ; Mlle Marguerite Bovier, Saint-Léonard ; M. J. J. Robyr, Vevey ; M. Pierre Fornage, Morgins ; M. A. Conforti, Martigny ; M. G. Levet, Saint-Maurice.

Le Carnaval montheysan 1956

Monthey « farà da sè » — C'est certainement avec un peu d'orgueil que les organisateurs du Carnaval de Monthey ont, cette année, pris à leur compte ce dicton favori des Italiens à l'époque où l'unité de la péninsule était en voie de formation.

Il ne s'agit pas de savoir si on a eu raison ou non de dénoncer sur les bords de la Vièze l'accord réalisé en 1954 avec Martigny pour l'organisation alternée du Carnaval des deux villes, et il y a certainement des gens qui, même à Monthey, regrettent qu'on n'en soit pas resté à l'heureuse habitude prise il y a deux ans pour une telle organisation.

Puisque chacune des deux villes veut faire chaque année son Carnaval, il n'y a qu'à s'incliner devant ce désir et à en prendre son parti !

C'est ce que nous avons fait en allant voir le défilé du Carnaval de Monthey et en assistant à quelques-unes des manifestations qui s'inscrivent dans le cadre de cette entreprise.



Quelque vingt-cinq numéros composaient le traditionnel cortège. Ils étaient consacrés, comme bien on le pense, aux événements les plus marquants de la vie montheysanne. Si l'on veut notre avis, c'est qu'on avait par trop moucheté les épées de la satire, car on ne nous fera pas croire qu'il n'y avait pas dans les événements locaux de 1955 de quoi exercer une verve satirique

qui eut comblé d'aise les spectateurs, ou tout au moins certains d'entre eux.

On peut faire la même remarque pour le journal « Jusqu'au bout... rions ». Crainte de blesser les gens, il a laissé de côté tout ce qui pouvait ressembler à de la roserie ! Esprit montheysan, où étais-tu les 12 et 14 février 1956 ? A ce point de vue, la « Bise » d'Octodure avait autrement de mordant.

Il n'en reste pas moins que l'on s'est fort divertie en dépit d'une froidure excessive qui est certainement pour beaucoup dans le peu d'empressement que l'on a mis cette année à accourir à Monthey, notamment d'outre-Rhône. Mais ceux qui ont bravé le froid ne l'ont pas regretté, tant le dimanche que le mardi.

Les Montheysans n'ont pas manqué de se masquer un peu dans tous les foyers, le lundi soir, pour l'habituelle annonce du Carnaval, selon une tradition qui se perd dans la nuit des temps.

Le bal officiel a connu un franc succès, encore qu'il ne vit pas l'affluence habituelle en raison du froid intense qui rendait presque dangereux les travestis légers et froufrounants.

Ce sera la caractéristique principale du carnaval de 1956 que de s'être déroulé par une température de pôle Nord !

Un char qui a eu la vedette...

(Photo Pôt, Monthey)



a. Kraus

PAYSAGES valaisans

A propos du premier livre de Charles Gos

J'ai feuilleté un « vieux » livre et si j'en parle ici, c'est qu'il est toujours d'actualité puisque essentiellement consacré au Valais et à son domaine alpestre où règnent les blanches cimes immaculées... Son auteur, l'écrivain Charles Gos, a su évoquer dans « Près des névés et des glaciers » tous les différents aspects de la vie, souvent cachée ou ignorée, qui se déroule à l'ombre des grands monts et, en relisant ce volume, on sent passer un grand souffle, celui des hauts sommets qui, des arêtes déchiquetées nous conduit, par les glaciers, les pâturages et les forêts jusque dans l'intimité des hauts villages où l'auteur aimait à vivre.

Charles Gos, membre d'honneur de l'Alpine Club, ne fut pas seulement un alpiniste de classe, mais aussi, nous dit Paul Budry, « un écrivain de marque qui est de loin la meilleure plume de Suisse à rendre les choses de la montagne ». En effet, comme personne il a su explorer, ressentir et décrire tout ce qu'il y a de grand, de profond et de mystérieux même dans le vaste royaume des Alpes. Malgré des débuts à Paris, de longs voyages à l'étranger, sa demeure et ses attaches genevoises, Charles Gos fut avant tout le chantre de cette terre valaisanne qu'il aima si profondément. Il y vécut des années et c'est durant cette période qu'il put mûrir une œuvre exclusivement alpestre, suisse devrait-on dire, puisqu'elle contient également plusieurs ouvrages d'ordre militaire¹. L'auteur, officier dans l'artillerie de montagne, unissait en un même idéal l'amour des Alpes et celui de la Patrie.

C'est en 1911 que, fraîchement débarqué à Paris, où il entre dans le journalisme, le futur écrivain, avec un juvénile optimisme, alla sans tarder, avec en poche un premier manuscrit, solliciter les grands éditeurs de la capitale ; la chance bien vite récompensa ses démarches. En effet, la maison Fischbacher accepta d'enthousiasme la prose alpestre, pour ainsi dire encore

ignorée du public, et que venait lui offrir un petit jeune homme inconnu. « Près des névés », ainsi édité, fut le premier volume d'une longue série et ce succès, sorte de vision alpestre, vint surimpressionner d'une joie lumineuse la grisaille de la vie parisienne de Charles Gos.

Avec la mobilisation de l'armée suisse lors de la guerre de 1914 à 1918, le lieutenant, puis capitaine Gos put entreprendre, avec une équipe de guides valaisans également sous les drapeaux, diverses patrouilles de reconnaissance sur les escarpements parfois scabreux de notre frontière alpine. Cette vie militaire fut pour l'écrivain une source féconde d'observations et lui inspira des pages caractéristiques sur cette période d'angoisse et d'attente...

Puis vint la paix et Charles Gos accepta de faire, sous les auspices de l'Alliance française et de l'Institute of International Education de New York, une tournée de conférences qui, des Etats-Unis et du Canada, le conduisit jusqu'aux lointaines îles Hawaii, puis, dès 1934, il visite toutes les capitales européennes où il continue son activité de conférencier. A Paris, c'est à la Société de géographie, ainsi qu'au Club alpin français qu'il développe le thème qui lui est cher et que l'on peut appeler « La montagne inspiratrice » (Histoire de la montagne - Pèlerinages littéraires alpes-

Lac de montagne

(Photo Gos, Lausanne)



¹ « Croquis de frontière », « L'autre horizon », « Le point 510 », « Les généraux suisses », « Sous le drapeau ».



Croix alpestre

(Photo Gos, Lausanne)

tres - La montagne vue par les peintres - La montagne et la science - La conquête des cimes, etc.). Cependant, lassé de cette vie errante, fastidieuse à la longue, et qui le retient trop éloigné des Alpes, le voyageur-conférencier décide de revenir définitivement en Suisse où il pourra reprendre et continuer ses recherches, ses études, ses écrits. Par goût de solitude, et aussi afin de s'imprégner de la véritable vie montagnarde — qui n'est pas celle que l'on trouve dans les stations touristiques à la mode — l'écrivain, imbu des choses alpestres, vécut les dernières années de sa vie en Valais où successivement, il habita les villages de Saint-Nicolas, d'Ayer, d'Evolène; il séjourna également à Champex, au Levron, aux Granges sur Salvan, mais son lieu de prédilection fut le hameau de La Fouly, dans le val Ferret. Là, de son mazot rustique, avec vue sur le Tour-Noir, il envoya régulièrement à la « Gazette de Lausanne » des impressions fort prisées : « Solitude

montagnarde ». Durant ces différents séjours, Charles Gos aimait à revoir d'anciens amis, guides ou simples montagnards, et, au coin de lâtre en fumant une pipe ou assis sur un banc au soleil, ils évoquaient ensemble d'anciens souvenirs militaires ou encore d'ascensions ; il écoutait aussi volontiers les récits du garde-chasse, du moutonnier, du bûcheron, histoires et pertinentes remarques typiques et variées ayant trait à la vie intime de la montagne. Cependant, déjà malade et fatigué, l'auteur qui avait renoncé aux grandes courses, consacre dorénavant toute son activité à un travail exclusivement littéraire. Il collabore à nombre de journaux, publie des nouvelles, des récits¹, des romans, plusieurs livres ont déjà paru et d'autres sont en préparation, et la prose alpestre de Charles Gos traduite en plusieurs langues a des lecteurs dans tous les pays. Il est du reste récompensé par l'Académie française qui lui décerne son « Prix de langue française ».

On pourrait dire que le décor dans lequel se complait Charles Gos est en somme assez restreint mais, pour qui sait l'observer et l'analyser, il se révèle infiniment varié et prestigieux, toujours changeant, selon les heures et les saisons. Ici c'est la chapelle solitaire, là, c'est une croix dressée sur l'alpage ; ce sont aussi les vieux mazots, le clocher du village ou même ces modestes petites fleurs, ornement du sentier ; puis, très haut, sur les arêtes de glace, le narrateur nous montre la lente progression du grimpeur. Mais c'est surtout au Cervin, grand mont isolé et sublime, que Charles Gos voue un culte fervent et si la prestigieuse montagne fut pour l'écrivain une source inépuisable, elle représenta toujours pour le penseur le symbole d'un idéal mystique.

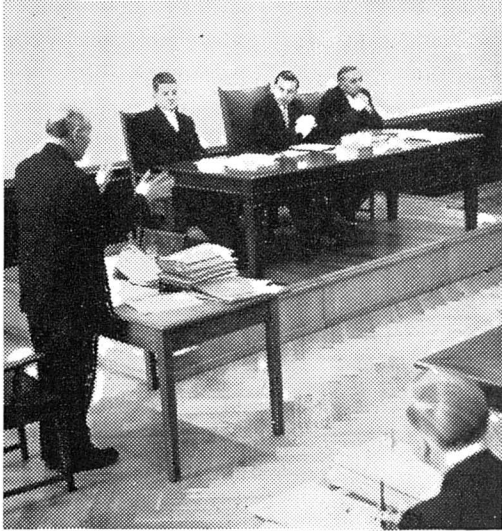
Si l'homme passe, son effort n'est pas vain, et l'œuvre de Charles Gos reste un hymne émouvant et toujours actuel que nous aimons écouter dans les heures de silence.

F. Singline.

¹ « La croix du Cervin », « Le Cervin par l'image », « Le Cervin » (2 volumes), et « Notre-Dame des Neiges », « Tragédies alpestres », « Véronica », « Solitude montagnarde », etc.

LE PROCÈS DE SAXON

Nous ne voulons pas nous étendre longuement sur la fameuse journée du 7 août 1953 qui s'est déroulée à Saxon. La presse quotidienne a suffisamment rappelé les circonstances essentielles de cette journée que l'on peut, par certains côtés, appeler historique, pour que nous nous dispensions d'y revenir longuement.



La cour. Debout, M^e Maurice Gross, représentant du ministère public ; assis, de gauche à droite, maîtres Pierre Delaloye, Jean-Mce Gross, président, et Edmond Troillet

Il n'en reste pas moins qu'en août 1953, la récolte des abricots était abondante puisqu'il y en avait plus de six millions de kilos en souffrance qui ne trouvaient pas preneurs. Pourquoi ? Précisément parce que des importations massives d'abricots étrangers (on parlait de dix millions de kilos) avaient été lancées sur le marché suisse avant la maturité des abricots valaisans. La cueillette était arrêtée à chaque instant et les agriculteurs se trouvaient dans une atmosphère d'inquiétude et d'énervement qui se comprenaient parfaitement.

Comment le meeting oratoire du 7 août 1953, qui s'est déroulé dans un climat tout à fait digne, s'est-il transformé ensuite en une invasion de la voie ferrée, arrêtant les trains internationaux en pleine saison de tourisme, en incendie de deux wagons marchandises et dans l'arrêt de la circulation sur la route cantonale et sur les routes secondaires, c'est là un événement apparemment mystérieux, mais qui n'en devint pas moins une réalité, que la presse a notamment exagéré à plaisir, surtout en Suisse alémanique.

L'enquête a duré, pour des raisons diverses, deux ans et demi, et c'est le 21 février 1956 que le procès s'est déroulé devant le Tribunal d'arrondissement de Martigny, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, qui a fait l'admiration de tout le monde, en présence des cinquante accusés assistés de cinq avocats du barreau valaisan, d'une foule d'amis du mouvement qui arboraient fièrement les insignes de la « résistance paysanne », et d'une cinquantaine de journalistes romands et alémaniques. C'est dire que cette malheureuse histoire a eu un rebondissement considérable dans toute la Suisse.

* * *

Le jugement du 25 février 1956

Alors que le représentant du Ministère public avait tendance à une indulgence très nette, le Tribunal d'arrondissement a prononcé son jugement, le 25 février 1956, après deux jours de délibération. Il a prononcé notamment sept peines d'emprisonnement avec sursis, trente et une amendes et acquitté onze inculpés. Il a également accepté les conclusions civiles des CFF réclamant une somme de 45.000 francs pour les wagons brûlés, alors qu'il a renvoyé au for civil les prétentions des autres.

C'est donc dire que le jugement n'a pas été spécialement indulgent. Certains parlent déjà d'un recours auprès du Tribunal cantonal.

Il ne nous appartient pas, à nous Valaisans, de charger des compatriotes et il n'est pas inutile de rappeler à certains censeurs sévères de Suisse alémanique que leurs concitoyens, dans des affaires autrement plus graves, comme celle des fortins, par exemple, ont été l'objet d'un acquittement ou d'une indulgence extrême, sans qu'ils aient manifesté une indignation particulière.

Nous souhaitons que cette affaire dite de Saxon trouve son épilogue définitif, que les esprits puissent enfin s'apaiser et que, dans l'intérêt général, l'agitation disparaisse totalement.

Mais le procès a permis de mettre en évidence la situation précaire de l'agriculture en général et la nécessité de



Les accusés. Au centre, mains croisées, M. Léon Broccard, président de l'Union des producteurs (Photopress)

prévoir, pour l'avenir, les moyens de changer une politique économique qui sacrifie trop facilement aux intérêts de l'industrie d'exportation, dont nous ne voulons pas nier l'importance nationale, ceux de la classe agricole qui a tout de même le droit de vivre et qui constitue en général un élément incontestable d'ordre, de pondération et de paix.

Victor Dupuis.

Le Simplon, un symbole

Toute la Suisse va fêter, cette année, le cinquantenaire du tunnel du Simplon.

L'événement, important pour la Suisse, primordial pour la Roman-die, peut être jugé capital pour le Valais.

Avec l'ouverture sur l'Italie, en 1906, notre canton a cessé d'être un cul-de-sac. Il est sorti de son isolement séculaire pour s'intégrer à l'Europe. On emprunte désormais la vallée du Haut-Rhône pour se rendre du nord au sud.

Saint-Maurice, Martigny, Sion, Sierre, Brigue s'inscrivent sur le carnet de voyage des grands itinérants.

Une fois de plus l'essor du Valais, dès ce moment-là, va confirmer que les voies de communications sont à un pays ce que les artères sont au corps humain : sources de vie et, dans le cas particulier, de prospérité économique.

C'est l'industrie qui peut s'intensifier, car le ravitaillement en matières premières et l'expédition des produits peuvent s'effectuer par les deux bouts de la vallée, c'est Brigue

qui, le Lœtschberg percé à son tour, devient un important nœud ferroviaire et un centre d'affaires et de transit, c'est le commerce des produits du Midi qui fleurit, c'est le tourisme enfin qui prend corps car soudain le Valais se révèle au monde européen.

Si auparavant déjà, des hôtes illustres avaient fait connaître ce pays aux sites enchanteurs, au climat particulièrement favorable, l'ouverture du Simplon entraînant elle-même la création de nombreuses lignes secondaires fut décisive pour le pays et le développement de ses stations réputées.

Vers la fin de la dernière guerre, des stratèges très au courant de l'importance de ce tunnel avaient décidé de le faire sauter.

C'est en héros que furent traités ceux qui déjouèrent ce sinistre projet.

Car tout à coup le geste apparut dans toute sa gravité pour la Suisse, pour l'Italie, pour l'Europe et pour nous-même à qui ce passage est devenu indispensable.

Mais voici que parfois la médaille montre son revers.

Depuis que le Simplon s'est ouvert, l'agriculture valaisanne s'est considérablement développée.

Nos paysans se sont mis dans la tête d'imiter leurs voisins du Sud dont ils se sont rapprochés par le rail et la route.

Les beaux vergers ne sont plus l'apanage des terres du Midi. Chez nous croissent et se multiplient abricotiers, pommiers, poiriers, fraisiers et tomates.

Les nouveaux amis sont devenus des concurrents. Les fruits de ces cultures nouvelles ont de la peine à trouver preneurs.

Aux yeux de ceux qui en pâtissent, la voie du Simplon apparaît comme un symbole, celui de leurs difficultés.

Source de prospérité, elle est devenue source de maux. Les paysans enragent de voir leur pays servir de passage aux produits italiens.

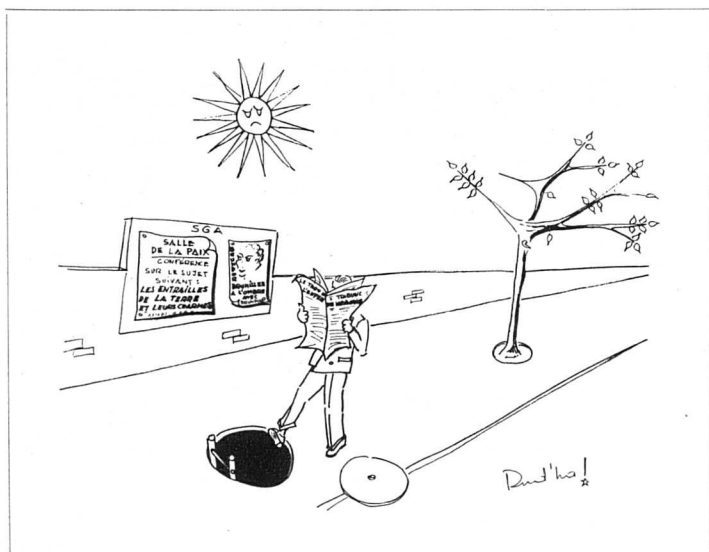
Et c'est alors ce geste symbolique et spontané du 7 août 1953. On occupe le rail et la route qui passent le Simplon.

Histoire de démontrer, sommairement, que parfois le mieux est l'ennemi du bien, que l'on n'a pas tout à attendre du progrès.

Entrave à la circulation publique, disent de ce geste les codes pénaux, démonstration utile estiment ceux qui ne veulent pas être que les conquies de cette conquête.

L'événement appartient désormais au passé. Des leçons doivent s'en dégager pour l'avenir.

Le Simplon reste malgré tout cet instrument merveilleux de notre prospérité nouvelle.



Un mois de SPORTS

Le Livre d'or du ski valaisan, au millésime 1956, s'est enrichi d'une nouvelle page glorieuse depuis notre dernière chronique. En effet, d'autres succès, guère moins retentissants sur le plan suisse, ont suivi celui remporté par Raymond Fellay aux Jeux olympiques.

Le skieur de Verbier lui-même monta la voie à suivre en s'alignant huit jours plus tard au Trophée du Mont-Lachaux, à Montana-Vermala, auquel participaient les représentants de cinq nations. Belle occasion pour ceux-ci de prendre leur revanche de Cortina ! Il n'en fut rien. Confirmant sa forme et sa classe (qu'on voulait ignorer en haut lieu), Fellay s'attribua la victoire dans deux épreuves sur trois (descente et slalom géant) puis, naturellement, le combiné alpin doté du fameux challenge.

Comme s'ils n'avaient attendu que le signal de leur chef de file, nos coureurs s'en allèrent un peu partout en Suisse glaner de magnifiques succès. André Bonvin étrenna son maillot de champion valaisan au VII^e Derby international de Lenzenrheide, épreuve qu'il gagna de haute lutte. Robert Binzer, de Zermatt, inscrivit son nom en tête du classement des courses de la Berra, en pays fribourgeois. Le plt. Karl Hischier, pendant ce temps, s'imposait comme notre meilleur skieur militaire aux épreuves éliminatoires d'Andermatt. On verra plus loin quel magnifique exploit devait accomplir ensuite le patrouilleur de la vallée de Conches.

Mais revenons à notre ami Raymond Fellay qui fit à nouveau parler de lui en remportant la descente des Monts-Chevreuils, à Château-d'Éx, fief de la championne olympique Madeleine Berthod.

Puis vint la semaine des Championnats suisses à Gstaad. La délégation valaisanne s'y présenta en force, sauf pour les courses de fond, nos deux meilleurs hommes étant partis pour Oslo. Ici encore, Fellay fit merveille en gagnant la première épreuve inscrite au programme, le slalom géant, conservant ainsi son titre national obtenu à Davos. A considérer le brave Raymond comme imbattable dans cette discipline, il n'y a qu'un tout petit pas à franchir...

Le succès du coureur de Verbier fut complété par une troisième place pour André Bonvin, de Crans, et par une septième pour Martin Julen, de Zermatt. Le slalom spécial revint par

contre au grand spécialiste G. Schneider, ancien champion du monde, Fellay étant quatrième et Julen neuvième. Ce qui est tout de même très bien.

La suppression de la course de descente par suite du mauvais état de la piste priva vraisemblablement le Valais d'une seconde victoire. Mais on ne peut pas tout avoir ! Que dites-vous maintenant d'un titre de champion du monde des patrouilleurs militaires ? Eh bien, c'est précisément ce sensationnel brevet que pourra nous présenter désormais le plt. Karl Hischier, d'Obergoms. Le chef de notre première patrouille suisse s'était si bien préparé pour Oslo qu'il battit, dans l'épreuve individuelle, les représentants de douze pays. Cela a fait pas mal de bruit chez les Nordiques, jusqu'ici invincibles chez eux, et qui durent, au surplus, s'incliner devant quatre autres Suisses, dont le mitr. Alfred Kronig, de Zermatt, second !

Ne croyez-vous pas que de tels succès permettront d'écrire une belle page dans l'histoire sportive valaisanne ?

En hockey sur glace, la saison a pris fin, en ce qui concerne les équipes valaisannes, sur les victoires de Viège (groupe romand de ligue nationale B), Crans (série A) et Rarogne (série B). Les Viégeois eurent ainsi l'honneur de participer aux finales suisses pour la promotion en ligue nationale A, place à laquelle ils aspirent depuis quelques années. Hélas ! après une magnifique victoire sur le H. C. Saint-Moritz, ils durent s'incliner assez bas devant le H. C. Bâle et laisser à ce club la joie d'accéder à la catégorie supérieure. Ce sera pour une autre fois.

Notons en passant que le H. C. Martigny, qui fut le plus dangereux adversaire de Viège en championnat, a passé un nouveau contrat d'une saison avec son célèbre joueur-entraîneur canadien George Beach, maintenant parti pour Londres où il terminera probablement la compétition britannique avec les Harringay Racers.

En tant que champions valaisans dans leur catégorie respective, Crans et Rarogne ont également participé à des finales, mais romandes. Le premier nommé termina derrière Servette, tout comme le second, lequel prit une deuxième place après un club jurassien, Sonceboz. Rarogne a cependant atteint son objectif qui était de monter en série A, groupe Valais.

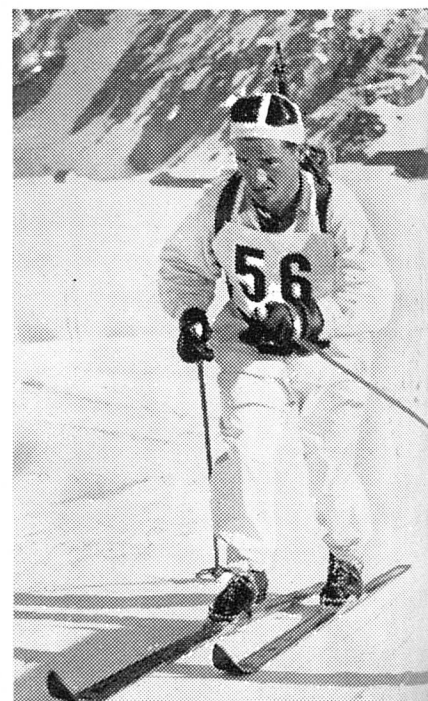
Il faudrait dire encore quelques mots du football, mais nous n'en sommes que tout au début du tour de printemps et seules l'une ou l'autre équipe sont entrées dans la danse. En première ligue, Monthey a pris un faux départ contre les Genevois du C. S. International, vainqueurs par un 3 à 0 beaucoup trop sévère. En Coupe valaisanne, Sion II s'est qualifié pour la finale en battant Viège par un tout petit 1 à 0. L'autre finaliste sera probablement Monthey qui, au moment où nous écrivons ces lignes, doit encore jouer contre Saint-Maurice.

Signalons qu'un meeting de boxe a été organisé avec succès, samedi dernier, par M. Balet, de l'Hôtel du Cerf, à Monthey. Le sport pugiliste retrouvera-t-il sa place en Valais ? C'est bien possible et même souhaitable, car nous devons posséder chez nous des lurons capables de rendre les coups...

Et pour terminer, annonçons qu'une Association cantonale valaisanne de basketball vient de se constituer à Sion. Elle réunit les clubs de Sierre, Sion et Martigny. Bienvenue à la benjamine de nos associations sportives !

F. Donnet

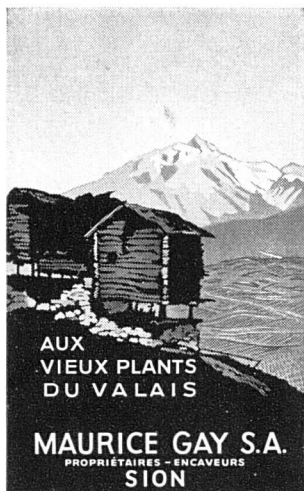
Le plt. Karl Hischier (Photopress, Zurich)





LE PAYS DU VIN

où le soleil danse dans les verres...



Médaille d'Or
Lucerne 1954

GRANDS VINS DE SION

Fendant „La Guérîte“
Johannisberg
„Tourbillon“
Ermitage
Dôle „Les Mazots“

et

*toute la gamme des vins fins
du Valais*

en bouteilles et demi-bouteilles



Buvez bien... Buvez bon...



Demandez nos

**Riverettes
Trémazières
Ravanay**

ainsi que nos
grands rouges

**Dôle
Pinot noir**

et nos
spécialités

**Johannisberg
Amigne
Arvine
Ermitage
Malvoisie
Humagne**



*Une bonne adresse pour vos
opérations financières...*

La Banque Populaire de Sierre

Grande Avenue

FONDÉE EN 1912

AGENCE A MONTANA

Capital et réserves: Fr. 2.200.000, -

Prêts - Dépôts - Escompte
Encaissements - Souscriptions
Opérations de bourse
Location de safes
Change - Billets de voyage



LA MARQUE DE CHEZ NOUS

Madame,

*votre cuisine sera plus appréciée
avec les produits alimentaires de
valeur*

« VALRHÔNE »

*et vous bénéficierez de nos bons-
primes aussi.*

DESLARZES & VERNAY S.A. SION

Confection Chemiserie Chapellerie



La maison de confiance établie à Sion
depuis plus de cent ans



GEORGES KRIEG

ORGANISATION DE BUREAU

IMMEUBLE FEUILLE D'AVIS DE LAUSANNE

PLACE PÉPINET 4 TÉL. 230871

1886 - 1956

Vie

fondée en 1844

Incendie

fondée en 1819

Depuis 70 ans, les compagnies d'assurances du
Phénix sont représentées en Valais par la fa-
mille Closuit.



PHENIX

Agence générale pour le Valais :

Xavier Closuit

MARTIGNY-VILLE

Place Centrale

Téléphone 026 / 6 17 80

Agents dans tout le Valais

Les Usines Ford vous présentent
la gamme de leurs voitures



TAUNUS	6 CV.
TAUNUS	8 CV.
CONSUL	8 CV.
VELETTE	11 CV.
ZEPHYR	12 CV.
CUSTOMLINE	18-20 CV.
MERCURY	21 CV.
LINCOLN	25 CV.

Demandez une démonstration

DISTRIBUTEUR POUR LE VALAIS:

GARAGE VALAISAN * SION
KASPAR FRÈRES VALAISAN SION

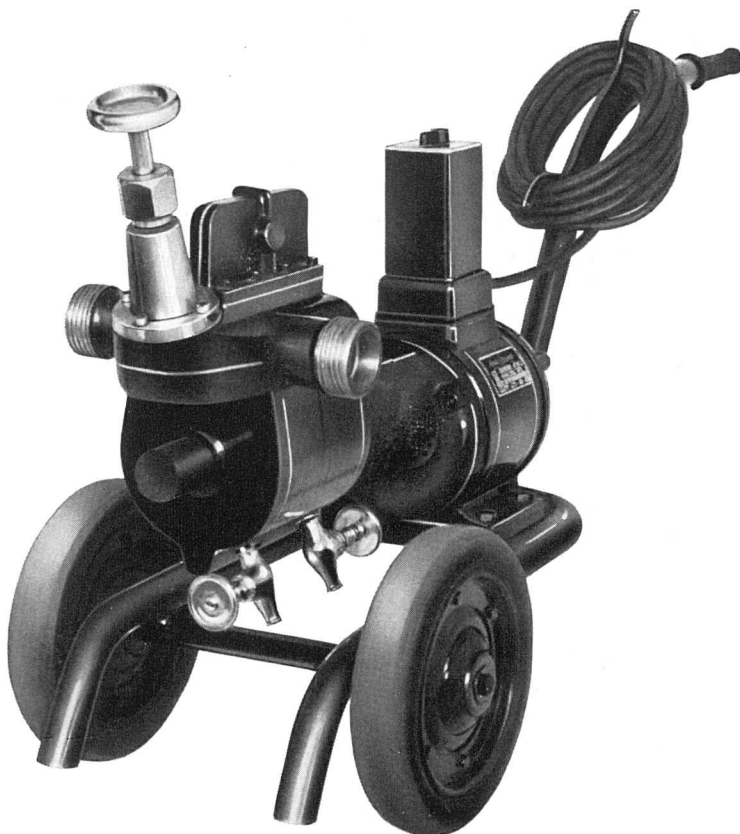
Kaspar Frères

Téléphone 027 / 2 12 71

E. Friederich & Fils
Morges

Agence pour le Valais :
ALFRED KRAMER, SION

Tous les articles de cave
robinetterie
pompes
tuyaux





SYMBÔLE DE QUALITÉ

ORSAT



L'ambassadeur des vins du Valais